

La revue réformée

La revue réformée

publiée par

L'ASSOCIATION « LA REVUE RÉFORMÉE »
33, avenue Jules-Ferry, 13100 AIX-EN-PROVENCE
C.C.P. MARSEILLE 7370 39 U

COMITÉ DE RÉDACTION :

P. BERTHOUD, G. BOYER, P. COURTHIAL, W. EDGAR, J.-M. DAUMAS, P. JONES,
P. MARCEL, C. ROUVIERE et P. WELLS.

Avec la collaboration de Roger BARIJIER, Klaus BOCKMUEHL, Jean BRUN,
J.G.H. HOFFMANN, A.-G. MARTIN.

Editeur : Paul WELLS, D.Th.

Abonnements 1988

1^o — FRANCE

Prix normal : 120 F — Solidarité : 200 F

Pasteurs et étudiants : 70 F

Etudiants en théologie : 55 F. 2 ans : 100 F.

2^o — ÉTRANGER

BELGIQUE : M. le Pasteur Paulo MENDES, Place A.-Bastien, 2. 7410 Mons (Ghlin).

Compte courant postal 082-4074040-64.

Abonnement : 1.000 FB — Solidarité : 1.600 FB.

Pasteurs et étudiants : 600 FB.

ESPAGNE : M. Felipe CARMONA, Andrés Febrer 31, Barcelona 19,

Cuenta corriente postal N° 3.593.250 Barcelona.

Abono Anual : 2.200 Pesetas.

Para pastores y responsables : 1.100 Pesetas.

ITALIE : Libreria di Cultura Religiosa, Piazza Cavour 32, Roma.

C.C. Postale 14013007.

Abonnement : 30.000 lires.

Pasteurs et assimilés, étudiants : 18.000 lires.

PAYS-BAS : Mme F.J.A. de ROO-PANCHAUD, « L'Abri », Hofakkers 18, Zuidlaren (Dr).
Giro 1376560.

Abonnements : Florins 60 — Solidarité 80 Fl.

Etudiants : Fl. 30.

SUISSE : M. Fernand HERMENJAT, case postale 3007 – 1002 Lausanne.

Compte postal : *La Revue Réformée*, Distribution Suisse, 10.44 88. Lausanne.

Abonnements : 40 CHF — Solidarité 60 CHF.

Etudiants : 25 CHF.

AUTRES PAYS :

- Règlement en FF, sur une banque en France : tarifs français + 30 FF
- Autre mode de règlement (à cause des frais divers) : tarifs français + 60 FF

Envoi « par avion » : Supplément aux tarifs ci-dessus 30 FF ou 10 CHF.

Prix du fascicule : 35 FF pour l'année en cours et l'année précédente
20 FF pour les années antérieures

LA FAMILLE CHRÉTIENNE COMME ALLIÉE DE DIEU DANS LA SOCIÉTÉ

F.T. DIEMER-LINDEBOOM*

Le caractère pluraliste de la société contemporaine fait peser de lourdes contraintes sur l'éducation chrétienne.

L'entente entre la famille et la société a disparu. Une analyse contemporaine indique que « trois aspects différents de la famille évoluent de nos jours dans des directions qui n'ont pas de précédents historiques — ou, en tout cas, qui ne se sont pas manifestées dans les trois derniers siècles de l'histoire occidentale... »¹

Le premier aspect est la coupure définitive des rapports entre les générations ; l'indifférence des adolescents envers l'identité familiale, à ce qu'elle représente, ce qui se révèle dans l'incapacité des parents à transmettre aux enfants leurs valeurs.

Un second aspect est l'instabilité nouvelle apparue dans la vie du couple et la montée ahurissante du nombre de divorces.²

Enfin, les tendances récentes du mouvement de libération des femmes accentuent le mouvement de destruction systématique du « nid » familial. Pour une grande partie de la population féminine, le « nid » n'est plus ce qu'il y a de meilleur.

Un changement radical dans les relations entre les générations s'est produit vers la fin des années 60. Le risque est ainsi bien plus grand qu'auparavant que les adolescents n'aient pas le même point de vue que leurs parents au sujet de l'amour, des relations sexuelles ou des questions politiques ou économiques. Les jeunes enfants, bien entendu, apprennent encore, comme toujours, à connaître la structure du monde dans le cercle familial. La nouveauté est que les adolescents se désintéressent de plus en plus des valeurs reconnues par leurs parents, ainsi que de leur propre identité en tant qu'héritiers de la lignée familiale.

* Mme F.T. DIEMER-LINDEBOOM est Docteur en Droit. Elle est spécialiste des questions juridiques associées aux problèmes d'éthique médicale. Elle a publié des études sur la famille, l'avortement, l'insémination artificielle et l'euthanasie. Elle a quatre enfants, six petits-enfants et elle habite à Rotterdam.

1 E. Shorter, *La naissance de la famille moderne* (Paris : Seuil, 1981). Voir aussi E. Todd, *La troisième planète : structures familiales et systèmes idéologiques* (Paris : Seuil, 1983)

2 1:2 mariages aux E-U, 1:3-4 en Europe

L'ÉVOLUTION ACTUELLE DES MŒURS

Un autre aspect de la société contemporaine est l'augmentation du nombre des personnes qui choisissent « le mode de vie sans enfant ». Bien des foyers sont intentionnellement sans enfant. Au début du siècle, dans le plupart des foyers, les enfants étaient au centre. Dans son livre récent d'analyse sociale, *La troisième vague*, Alvin Toffler écrit : « si nous définissons la famille nucléaire comme étant composée d'un père qui travaille, d'une mère au foyer et de deux enfants, et si nous nous demandons combien d'américains vivent encore dans ce genre de famille, on sera étonné de la réponse : 7 % de la population... »³ Nous savons que s'il n'y a pas de réaction, cette tendance, déjà évidente en Europe, deviendra plus forte.

L'individu a trois besoins fondamentaux : une communauté, de l'ordre et un sens pour sa vie. Toute société qui se respecte doit créer une ambiance de communauté qui contrecarre la solitude et qui valorise le sentiment d'appartenance. Cependant, de nos jours, les institutions sur lesquelles reposent la communauté s'effondrent dans toutes les sociétés technologiques. La conséquence en est le fléau croissant de la solitude.

L'absence d'ordre conduit à la désintégration sociale. Nous avons besoin d'ordre : une famille comme noyau, un horaire imposé, des structures d'autorité bien définies, ainsi que des rapports avec la société environnante. L'Eglise, des associations, des organisations politiques donnaient un sens à la vie. Aujourd'hui, beaucoup de ceux qui observent le monde y voient trop de situations qui ressemblent au chaos ; ils se sentent impuissants et souffrent de la futilité qui prévaut.⁴

Bruno Bettelheim, dans son analyse de l'état de la société pense que bien des problèmes, tant ceux des jeunes que ceux des personnes âgées, proviennent du fait qu'aujourd'hui aucun système moral ne saisit fortement l'imagination commune. Nous cherchons désespérément un sens à la vie. Mais, selon lui, ce sens ne peut être trouvé qu'en soi-même avant d'être projeté, ensuite, sur le monde extérieur. Dans le passé, la religion fournissait ce sens, mais elle n'y parvient plus.⁵

Il n'est pas nécessaire d'être d'accord avec cette analyse ; elle montre pourtant que de nouvelles motivations sont nécessaires.

Il est bien vrai que la religion n'exerce plus sa fonction d'intégration sociale. Elle fait partie de la sphère privée, individualisée, un choix de l'individu ou de la famille. En dehors du domaine personnel et de l'engagement envers une Eglise, elle n'est plus un facteur de

3 A. Toffler, *La troisième vague* (Paris : Denoel, 1983)

4 *ibid.*

5 B. Bettelheim in *Psychology Today*, July 1981 : 29

cohésion sociale. Nos familles sont obligées de faire face à cette situation.

Il y a 30 ou 40 ans, ce que la famille chrétienne considérait comme juste l'était également pour la société. De nos jours, les familles chrétiennes qui reconnaissent certaines normes morales précises se trouvent de plus en plus isolées. Bien pire, surtout dans les universités, certains établissent un rapport entre le christianisme (conservateur) et le fascisme, ainsi qu'entre la vision chrétienne du mariage et de la famille traitée également comme anachronique.

Les parents qui désirent transmettre à leurs enfants les valeurs bibliques, jusqu'alors acceptées par la société, ne trouvent d'appui ni dans la société, ni auprès de l'Etat, ni parfois dans l'Eglise. Leur façon de voir est même souvent ridiculisée par les médias.

LE PROBLÈME POSÉ A LA FAMILLE CHRÉTIENNE

Ces transformations survenues à l'intérieur de la famille par rapport à la société ne sont pas sans effet sur les milieux chrétiens. Les jeunes prennent leurs distances en affirmant : « on construit notre propre monde et la religion doit s'y adapter ! » *En général, la famille n'influence plus directement la société.* Elle a toujours, cependant, une influence indirecte : positive ou négative.

La famille, en fait, constitue le modèle qui influence toutes les relations de ses membres, à une époque où tant de personnes se sentent déracinées.

Il est capital de donner à nos enfants des convictions religieuses et une argumentation pour les soutenir. Ceci demande une force intérieure, qui manque fréquemment là où la vie chrétienne est enfermée dans un moule traditionnel rigide. La vraie famille chrétienne n'est pas synonyme de conservatisme. La tradition en soi perd sa valeur quand elle est érigée en absolu.

L'IMPORTANCE DE L'ATTITUDE DU PÈRE

Nous observons, dans certains milieux, la persistance de l'image monolithique du père : autoritaire, strict, maintenant l'ordre et la discipline contre vents et marées avec une philosophie de l'éducation entièrement conforme au proverbe « celui qui ménage son baton a de la haine pour son fils » (Pr 13:24). Sans doute de tels pères pensent-ils justifier leur attitude et leur comportement par les paroles de la suite du texte « mais celui qui l'aime cherche à le corriger », sans exprimer toutefois d'amour envers leur enfant.

J'ai rencontré beaucoup de personnes qui se sont détournées de la foi à cause de l'attitude de leur père. Après de nombreuses années,

la blessure provoquée par le manque d'amour de celui-ci n'est pas guérie. La dureté mal fondée par le père sur des textes bibliques se retourne souvent contre Dieu.

Au lieu de l'image d'un Père céleste plein d'amour, c'est celle d'un juge sévère préoccupé de rétribution qui a été projetée. Bien que notre société permissive ait, à présent, un besoin urgent de personnes ayant le sens de la discipline, il est certain que ce genre d'ambiance familiale fera plus de mal que jamais. L'exhortation de Paul en Ephésiens 6:4, répétée en Colossiens 3:21, toutes deux précédés par un appel à l'obéissance de la part des enfants, est toujours actuelle : « et vous, pères, n'irritez pas vos enfants, mais élevez-les en les corrigeant et en les avertissant selon le Seigneur ».

Comment prévenir le déracinement des jeunes ?

Entre les deux guerres mondiales, il était courant que les enfants adultes ne quittent la maison qu'au moment de leur mariage ou lorsqu'ils avaient une position indépendante dans la société. Ils franchissaient ainsi une nouvelle étape de leur vie, mais dans un monde bien stable. Depuis la dernière guerre, toutes sortes de nouvelles voies se sont ouvertes, pour beaucoup de jeunes, dans des milieux différents, entre le moment où ils quittent le foyer familial et celui où ils trouvent une place autonome dans la société. Un monde tout autre les invite à un comportement différent et à de nouvelles expériences, qui ne sont réglés, ni par la société, ni par la famille.

L'identification première avec la famille est remplacée par une autre, avec ceux de leur âge. De nombreux jeunes sont alors déracinés. L'absence de structures sociales favorise leur isolement, et suscite en eux une crise d'identité avec toutes ses conséquences. Il y a là certainement une évolution complètement différente de celle que représentait la participation aux mouvements de jeunesse dont la mission était d'élargir l'univers familial et scolaire en vue de l'intégration sociale.

Il est évident que savoir se faire accepter, qu'apprendre à avoir du discernement et de la persévérence, et à être dynamique sont des facteurs essentiels au développement de la personnalité des jeunes. La tâche de la famille chrétienne est donc devenue plus lourde. Les enfants doivent devenir plus forts à un plus jeune âge. *Il est important de développer chez eux un respect sain de soi-même et la capacité de faire des choix.*

Les parents qui ont plusieurs enfants remarquent parfois combien les influences extérieures auxquelles leurs enfants sont soumis peuvent différer de façon considérable. Ceux-ci doivent faire face à un flot d'informations, souvent fallacieuses. L'information objective n'existe pas, elle est toujours accompagnée d'une appréciation. On pose sur les épaules des enfants les problèmes du monde entier. Sou-

vent l'opinion des autres jeunes exerce une pression contraire à ce qui est dit à la maison. C'est un fait bien connu qu'on cherche à attirer la clientèle des jeunes, ce qui mène à des conflits dans bien des familles. Il est important que de vraies discussions aient lieu dans les familles. Les échanges ne doivent jamais être exclus. Quand les parents répondent par des clichés parce que le dialogue est trop pénible, l'écart entre les générations s'élargit, alors que cela aurait pu être évité.

Il est capital d'aider les enfants à former, en grandissant, leurs convictions personnelles, car ils auront à faire face à de nombreuses influences contradictoires.

UN CHEMIN A SUIVRE

« Oriente le jeune garçon sur la voie qu'il doit suivre » (Pr 22:6). Comment y parviendrons-nous ? Il faut, avant tout, qu'il y ait un rapport basé sur la confiance entre l'enfant et ses parents. Cela ne vient pas tout seul. Le père qui n'a pas été « présent » quand l'enfant était petit se rendra compte à quel point un réel contact est difficile au moment où son soutien et ses conseils sont nécessaires.

Les pères n'exagèreront jamais l'immense importance qu'il y a à établir un rapport d'affection inconditionnel avec leurs enfants, dès leur plus tendre enfance. Ceci vaut naturellement aussi pour les mères. Mais les mères chrétiennes comprennent, souvent, cela de façon intuitive et plus facilement que leurs maris qui sont moins présents au foyer. Le mouvement féministe exagère fortement en réclamant l'égalité des rôles du père et de la mère, mais il voit juste lorsqu'il affirme que les hommes doivent être pleinement responsables au niveau de la famille.

Que devrait être un vrai père ? La Bible dépeint une image chaleureuse et personnelle de la paternité correspondant au caractère même de Dieu (Ep 3:14). Voici quelques exemples : le père est celui qui protège ses enfants et veille sur eux avec amour (Ps 103:13 ; 36:8) ; il pourvoit avec sollicitude et prévoyance (Mt 6:31,32) ; il éduque et prend le temps nécessaire pour enseigner et corriger (Pr 4:1 ; 3:11 ; 12 ; Ps 32:8 ; 103:8,12) ; il console et encourage ses enfants dans leurs difficultés (2 Co 1:3,4).

Bien des passages de la Bible montrent que tous les aspects de la paternité sont fondés sur une relation d'amour. Tant que celle-ci ne se manifeste pas dans les rapports familiaux, le développement des émotions et de la foi en souffriront gravement. Une indication étonnante à ce sujet nous est donnée par notre Père céleste dans le livre d'Esaïe, où le prophète s'élève contre le jeûne formaliste et hypocrite et ajoute « et ne te détourne pas de celui que est ta propre chair » (Es 58:6,7).

Les résultats de recherches récentes en psychologie fournissent

des conclusions semblables qui, par commodité, sont tuées dans notre société centrée sur les adultes aux prises, parfois, avec de graves perturbations émotionnelles ou des problèmes de comportement social. La cause de ces problèmes se trouve dans des expériences familiales négatives faites avant l'âge de six ans⁶. On voit ainsi combien sont importantes les expériences de la première enfance. Le bébé, complètement dépendant au début, doit grandir dans un climat de sécurité qui lui permette de ressentir l'amour de ses parents et d'y répondre. Cet amour doit atteindre l'enfant comme un courant continu et se rendre sensible par le contact physique, et même par l'expression des yeux. Il doit aussi être manifeste dans la disponibilité et l'attention soutenue des parents.⁷

Dans une telle ambiance, il est possible de guider et de discipliner l'enfant en le maintenant dans ses propres limites. Cela doit s'effectuer en lui faisant percevoir qu'il est un être unique et qu'il est accepté. Ceci est important parce que la société est organisée de façon impersonnelle et que les individus y sont considérés comme des éléments interchangeables. Le syndrome de l'égalité, si répandu de nos jours, renforce cette idée.

L'IMPORTANCE D'ÊTRE ACCEPTÉ

L'acceptation inconditionnelle de l'enfant est à la base de sa propre acceptation dans l'éveil et le développement de sa conscience de lui-même.

Le fait de grandir dans une famille chrétienne pratiquante ne mène pas nécessairement à une attitude saine vis-à-vis de soi-même. Quand on n'est pas conscient de son identité personnelle, il peut apparaître une incertitude sur le comportement individuel à avoir dans la société, et le développement de la foi peut être bloqué.

Une éducation pour le royaume de Dieu est préparée par l'acceptation de soi au travers d'expériences qui, dès l'enfance, rendent conscients de l'importance des rapports de respect et de confiance qu'il faut avoir avec ses vis-à-vis.

Ceci n'est pas vraiment étonnant, car notre cœur est touché avant notre intelligence. Sans cela, David n'aurait pas pu chanter : « par la bouche des enfants et des nourrissons tu as fondé ta force, à cause de tes adversaires » (Ps 8:3 ; Mt 21:16). Et ne devrions-nous pas devenir comme des petits enfants ? Jésus dit « le royaume de Dieu est pour leurs pareils », ajoutant que « quiconque ne recevra pas le royaume comme un petit enfant n'y entrera pas » (Lc 18:16,17).

6 C. Meves, *Kinderschicksal in unserer Hand. Erfahrungen aus der psychologischen Praxis* (Stuttgart : Herderbucherei, 1983) 13-40

7 R. Campbell, *How to really love your child* (Wheaton, Ill : Victor Books, 1983) 30-65. Traduction française.

L'adolescent qui a appris, non seulement en théorie, mais aussi dans le comportement de ses parents : « ton origine est en Dieu, il t'aime en Jésus-Christ, ta vie a un sens, un but, ton avenir est entre ses mains » a reçu ainsi un fondement sur lequel construire pour la défense de sa foi. Puis vient la période turbulente de la puberté, période de remise en question de tout ce qui est reçu jusqu'alors, et souvent période où plus aucun contact n'est possible. A la maison, il y a des tensions au sujet de ce qui est ou n'est pas admis. Il est difficile pour les parents de ne pas réagir contre le refus et l'obstination de leurs enfants en s'enfermant dans le silence, ou en faisant des cours de morale.

Les parents devraient, au contraire, s'efforcer de garder des rapports ouverts et d'être attentifs à toute possibilité de discussion. Ils doivent apprendre à écouter, à poser des questions pour découvrir ce que pensent leurs enfants, sans immédiatement essayer d'imposer leur point de vue. Interdire — si cela est encore possible — semble souvent être ce qui est le moins dangereux. Pourtant permettre de faire une expérience, même négative, dans laquelle les risques ne sont pas extrêmes, peut avoir des résultats positifs surprenants.

LES CRAINTES

Bien des parents chrétiens, élevés dans une bonne tradition qu'ils veulent préserver, redoutent beaucoup que leurs enfants fassent fausse route. La crainte a un effet négatif. Jésus désire nous libérer de la servitude de l'inquiétude. Celle-ci nous prive des bénédictions présentes et nous fait porter le fardeau du lendemain. Dieu nous accorde sa grâce jour après jour, comme il a donné la manne. Mais, en premier lieu, il nous faut rechercher le royaume de Dieu dans toutes les circonstances (Mt 6:25-34).

Combien nous avons besoin de la sagesse qui vient d'en haut pour affronter les situations auxquelles nous devons faire face, cette sagesse dont Jacques dit qu'« elle est d'abord pure, ensuite pacifique, modérée, conciliante, pleine de miséricorde et de bons fruits, sans partialité, sans hypocrisie » (Ja 3:17) !

Nous en avons besoin aussi pour reconnaître que, dernière bien des choses qui pèsent sur nous de l'extérieur, se trouvent les puissances des princes des ténèbres. Sommes-nous vraiment revêtus de toutes les armes de Dieu pour leur faire face ? (Ep 6:12)

Jésus, qui a été conçu du Saint-Esprit, sans péché, et a été de plus baptisé dans l'Esprit au début de son ministère, a affirmé, néanmoins, qu'il ne pouvait rien par lui-même. Nous le pouvons encore moins. Sans la nouvelle naissance, l'éducation dans la perspective du royaume de Dieu ne peut guère réussir. Et notre temps où les tendances anti-chrétiennes se renforcent dans la société, l'éveil d'intérêt

pour un travail plus profond et général du Saint-Esprit n'est pas le fruit d'un hasard dans les milieux chrétiens, où une certaine impuissance est ressentie.

Les familles chrétiennes, si elles accordaient sa vraie place au Saint-Esprit, seraient plus accueillantes, tout particulièrement vis-à-vis des amis de leurs enfants. Dans presque chaque classe à l'école, il y a des enfants dont la famille est brisée et pour qui il serait bienfaisant d'être reçus dans une famille unie. Ne serait-il pas bon également d'avoir le courage de recevoir les « mauvais » amis de nos enfants avec la pensée : « surmontons le mal par le bien ». Des familles, où tous les membres, jeunes et moins jeunes, auraient appris à avoir de la compassion les uns pour les autres (Ph 2:4) pourraient être une lumière dans leur milieu. Elles pourraient même devenir la famille adoptive de personnes délaissées.

LA RELATION CONJUGALE FONDAMENTALE

Il va sans dire que la solidité de la famille chrétienne provient de la qualité des relations conjugales. Il y a problème, de nos jours, dans le domaine du partage des tâches à l'intérieur du couple et dans le rapport de la femme à la société. Une femme qui considère la maternité comme l'élément central de sa vocation peut s'attendre à être traitée avec un certain mépris par les féministes et les « émancipationnistes », mais aussi, parfois, avec une certaine pitié par des femmes qui « travaillent ». Aujourd'hui, trop souvent, la valeur de la femme est mesurée, en premier lieu, par sa capacité à exercer une profession et par l'indépendance économique qu'elle a acquise, tout en se « valorisant », par un travail rémunéré. Ainsi la femme se libère de la tutelle patriarcale et du rôle qu'on lui a imposé.

L'égalité entre l'homme et la femme, à la maison et dans la société, est présentée comme l'idéal pour l'avenir. S'il est clair que ce point de vue ne s'accorde pas avec l'Evangile, il faut prendre garde d'en déduire que rien ne doit jamais changer. Les réactions féministes sont dues en partie à des incompréhensions réelles, notamment sur ce que dit la Bible.

Tout au long de l'histoire, la femme a été opprimée dans le mariage, dans l'Eglise et dans la société, parfois même sous prétexte de fidélité biblique.⁸ Heureusement, on s'en rend compte de plus en plus. Il est bien vrai que la Bible a été mal interprétée, principalement de trois manières :

— on a oublié la sagesse de la Bible selon laquelle les zones de compétence spéciale de l'homme et de la femme n'existent pas : la procréation et la soumission de la terre sont des ordres adressés à l'homme et à la femme ensemble ;

8 Voir E. Storkey, *What's right with feminism* (London : SCM, 1985)

- « ton mari dominera sur toi » a été considéré comme un ordre tandis que c'est, en fait, l'annonce de la dégradation de la relation qui a été créée, et que Christ a rétablie ;
- la position de l'homme, en tant que chef, a souvent conduit à une relation autoritaire. Cette position doit être considérée à la lumière de la double image de l'unité de la tête et du corps, et du chef qui, pour servir et par amour, fait preuve d'abnégation de soi. Une telle attitude de la part de l'homme appelle une soumission librement consentie (Ep 5:21-33).

L'EXIGENCE D'UN APPUI POUR LES JEUNES MÈRES

Aujourd'hui, alors que la famille se trouve dans l'impasse de l'isolement, beaucoup de jeunes femmes, pourtant prêtes à donner tout ce qu'elles peuvent à leurs maris et à leurs enfants, trouvent leur tâche étouffante. Les raisons en sont, semble-t-il, qu'elles restent face à elle-même et face à leurs enfants tout au long de la journée, et que les travaux ménagers sont plus simples qu'autrefois.

Il convient donc que les rôles des parents se rapprochent davantage l'un de l'autre que dans la famille nucléaire traditionnelle, et qu'ils se complètent. Les mères devraient avoir l'occasion d'élargir leur horizon. La communauté de l'Eglise pourrait sans doute venir en aide aux mères de jeunes enfants qui sont souvent isolées.

La similitude des rôles du père et de la mère n'est pas la solution. L'identité de ceux-ci ne peut que s'en trouver affectée ainsi que le développement, chez leurs enfants, de l'instinct inné qu'ils ont de leur rôle d'homme et de femme.

Il est également bien compréhensible que, dans nos milieux évangéliques, la femme chercher à favoriser l'expression de ses dons naturels pendant que ses enfants grandissent. Si ses responsabilités essentielles sont convenablement assumées, peu importe quelle forme prendra l'expression de ses dons.

Il est dommage que si peu de femmes, membres de nos Eglises exercent des activités dans des sphères sociales plus étendues, y prennent à leur façon des responsabilités.

La valeur et l'influence bénéfique que ces femmes pourraient avoir, tant dans leur famille que dans la société, sont souvent méconnues.⁹

CONCLUSION

Aujourd'hui, on ne peut guère attendre que les jeunes reçoivent de la société l'appui nécessaire à leur intégration sociale. Les familles chrétiennes doivent réfléchir sur la bonne manière de contribuer à l'atténuation de cette carence.

Bien des changements récents intervenus dans les relations sociales sont de mauvais aloi. L'influence des familles réellement chrétiennes pourraient — même si cela n'est pas visible tout de suite — avoir un effet favorable, et constituer une réalité bienfaisante aussi bien pour la société en général que pour les membres de ces familles.

C A R R E F O U R des 12, 13 et 14 février 1988 à Aix-en-Provence

THÈME : *Transmettre la foi dans l'Eglise aujourd'hui*

Orateurs : Mlle Claire-Lise de BENOIT, les pasteurs Pierre COURTHIAL, Harold KALLEMEYN et Stuart OLYOTT et les professeurs de la Faculté.

- Enseignement et pédagogie dans la Bible
- La famille : lieu de transmission de la foi
- Prédication et enseignement
- L'instruction des enfants dans l'Eglise : questions pédagogiques
- Intégrer les jeunes dans l'Eglise

Conférences, ateliers, film-débat... dans les locaux de la Faculté de Théologie Réformée, 33, avenue Jules-Ferry, 13100 Aix-en-Provence. Logement sur place possible (en nombre limité).

Pour tous renseignements et inscription, s'adresser à la Faculté.

LA FAMILLE CHRÉTIENNE A L'IMAGE DE CHRIST : Une étude d'Ephésiens 5:22 à 6:4

Paul WELLS*

La mutation de la société intervenue depuis une trentaine d'années a rendu difficile tout un discours chrétien sur la famille. La libération de la femme, la distance entre les générations, la démission de l'homme, le taux de divorce, l'agression des médias,... tout tend à miner la stabilité familiale. La réaction des milieux chrétiens a, semble-t-il, été double : ou bien l'évolution générale a été suivie avec un peu de retard, ou bien le silence a prévalu. Dans les deux cas, le résultat est le même ; c'est le milieu ambiant qui façonne le comportement de la plupart des chrétiens.

Le fait d'être chrétien ne paraît guère constituer un élément distinctif au niveau de la famille.¹

Pourtant, un coup d'œil sur l'ensemble du message biblique relatif à la famille révèle une institution structurée et stable. Et l'apôtre Paul montre que cette structure est établie en référence à la personne de Christ.

I. LA CONFUSION ACTUELLE SUR LA FAMILLE

Aujourd'hui, l'apôtre Paul, cet affreux réactionnaire, n'a pas la cote, et les structures stables suscitent des allergies chez beaucoup. Rien, sinon la mort sacrificielle de Christ, ne nous paraît plus bizarre que son enseignement au sujet des rapports mari-femme et parents-enfant.

En effet, rien de notre conception de l'égalité *fonctionnelle*, entre le mari et la femme n'existe dans la Bible ou chez l'apôtre. Le mes-

* Paul WELLS est professeur à la Faculté libre de théologie réformée d'Aix-en-Provence.

1 Il convient, cependant de citer, à titre d'exception, quelques théologiens courageux comme J.J. von Allmen, Léopold Schümmer, Pierre Courthial ou Roger Barilier, pour se limiter à quatre noms.

sage biblique présente, certes, une égalité *de nature* fondamentale², mais il ne gomme pas la différenciation des rôles et des fonctions. Il est possible de parler d'une unité de nature et d'une diversité de fonctions.

Nous avons beaucoup de mal à comprendre cela, et plus encore à le vivre, à une époque où l'on vit au rythme des David Bowie. Les rôles sont assimilés ou interchangeables, l'unisexualité et l'ambisexualité sont à la mode jusque dans le domaine des vêtements. Tout est en constante mutation. On responsabilise les enfants pour qu'ils « assument », tandis que les parents font preuve d'immaturité enfantine. Les femmes se présentent sur le marché du travail où, pour réussir, elles sont tentées de se masculiniser à l'image de « la dame de fer »³, alors que les hommes se féminisent comme en témoigne, par exemple, l'usage de certains bijoux et parfums.

Comment s'étonner que, dans ce climat, le message biblique ait du mal à passer ? Loin de se décourager, il faut relever ce défi, car telle est notre vocation chrétienne.

L'homme moderne et beaucoup de ceux qui se disent « chrétiens » n'éprouvent plus d'intérêt pour la vision biblique de la famille qui, à leurs yeux, serait dépassée, comme aussi, du reste, pour la doctrine du sacrifice de Christ. Ce n'est pas étonnant car les deux ont en commun d'être des aspects du scandale de l'Evangile. L'apôtre Paul le fait ressortir en Ep 5:22ss où les relations parents-enfants dépendent du discernement que nous avons du caractère sacrificiel de la mission de Christ. Si ce discernement est bon, nous pouvons éviter de ne pas voir les structures instituées par Dieu pour la famille et d'errer par rapport à la réalité voulue par le créateur.

Avant de considérer la pensée de l'apôtre, il faut évaluer brièvement deux idées courantes, même dans les milieux où on veut respecter le message biblique comme étant Parole de Dieu.

II. LE PROBLÈME DU CONTEXTE CULTUREL

La première consiste à dire que l'enseignement de l'apôtre est culturellement « ciblé ». Ses propos sur l'homme, la femme et la famille, s'ils sont acceptables à son époque, sont inadéquats dans une autre situation culturelle. Ils invitent, non à une mise en pratique littérale, mais à la traduction du même amour dans des pratiques adaptées à notre temps. Aucun cadre structurel permanent n'est donné ; l'amour doit tout inventer.

Ceci est inexact. Le mariage et la famille appartiennent aux struc-

2 A partir de Genèse 1:27 et 2:22-24. Henri Blocher dit que mâle et femelle « ne sera jamais qu'une seconde vérité sur l'homme et la femme » *Révélation des Origines* (Lausanne : PBU, 1979) 94. Le chapitre 2 dans A. Bieler, *L'homme et la femme dans la morale calviniste* (Genève : Labor et Fides, 1963) est très instructif à ce sujet.

3 Cela concerne aussi les « pasteurlettes » !

tures de la création et l'apôtre, quand il en parle, ne fait qu'y renvoyer⁴. Ces institutions ne sont pas circonstancielles et temporaires ; elles ont été prescrites par le créateur. Il faut noter aussi que dans l'épître aux Ephésiens, l'enseignement sur la famille est présenté comme un aspect de *la vie de l'homme nouveau en Christ*. En tant que « sauvés », nous « sommes son ouvrage, créés en Christ Jésus pour des œuvres bonnes », « membres de la famille de Dieu » et non comme « les païens qui marchent selon la vanité de leur intelligence ». Il faut être « imitateurs de Dieu comme des enfants bien-aimés » et rejeter « l'inconduite » pour comprendre « quelle est la volonté du Seigneur ».⁵

Ceci montre que l'apôtre, lorsqu'il parle de la famille, est en train de décrire des rapports libérés du péché — qui a gâté la création — et sanctifiés à l'image de Christ. Son enseignement est transculturel et concerne le ministère actuel de Christ envers son peuple.

III. LA QUESTION DE L'ÉGALITÉ EN CHRIST

La deuxième idée courante consiste à considérer le rapport mari-femme — c'est-à-dire les fonctions respectives des conjoints dans le couple — comme un rapport de réciprocité et non de nature hiérarchique. Cette position s'appuie sur le texte de Galates 3:28 « il n'y a plus ni homme ni femme, car vous tous, vous êtes un en Christ Jésus ». Trois arguments principaux sont avancés :

- la soumission de la femme est présentée, en Ephésiens 5, comme une expression de la soumission mutuelle que se doivent réciproquement les chrétiens ;
- la soumission est librement et volontairement choisie et cohabite parfaitement avec l'égalité, à l'image de la soumission du Fils de Dieu au Père⁶ ;
- le message de Paul est adapté à une structure patriarcale afin de ne pas heurter les mentalités. Pourtant, il « sape » de l'intérieur ce genre de rapports et il veut mettre fin au patriarcat, comme le NT le demande pour l'esclavage⁷.

⁴ Voir aussi 1 Co 11:3ss ; Jésus fait de même en Matthieu 19:4-6. Voir à ce sujet *La Revue Réformée* 143 (1985) 185ss.

⁵ Ephésiens 2:10, 19 ; 4:1 ; 5:1,3,15-17

⁶ Le mot ne semble pas être utilisé avec ce sens dans la NT. Même si c'était le cas, nous pouvons penser théologiquement qu'une telle configuration concerne l'économie de l'incarnation et non celle des rapports intra-trinitaires. Si en 1 Corinthiens 11:3, l'homme est présenté comme le « chef » de la femme, et Dieu comme le chef de Christ, cette position relativée concerne la révélation et non l'ontologie. Dans le NT, en Hébreux, 1 Pierre, Colossiens, Jacques, 1 Timothée aussi bien qu'en Ephésiens, la portée du mot semble indiquer un ordre. Voir Blocher, *Révélation des Origines*, 98.

⁷ Ce point de vue est illustré par G. Pella, « Voile et soumission » dans *Hokhma* 30 (1985) 13-20. D'autres arguments de ce genre vont plus loin comme, par exemple, Claudette Marquet dans *Femme et Homme II les créa* (Paris : Les Bergers et les Mages, 1979) : Le présupposé de C. Marquet est plus que discutable ; pour elle, non seulement il y a des contradictions dans la Bible, mais il y en aussi dans les écrits de l'apôtre ! Paul serait-il moins intelligent que cette sœur qui, elle, saurait les discerner ?

Malgré sa séduction, cette argumentation, qui diffère du relativisme culturel et du fondamentalisme patriarcal, comporte plusieurs faiblesses graves.

— Tout d'abord, l'affirmation « ni homme ni femme en Christ » n'est pas prise dans sa vraie perspective, qui est celle de la promesse faite à Abraham et du baptême en Christ (Ga 3:26-29). Il s'agit là d'une égalité dans *la foi*, qui est tout autre que celle qui existe dans la nature. Le juif et le grec, l'esclave et l'homme libre, l'homme et la femme restent, dans la régénération, ce qu'ils sont au niveau socio-culturel. Le juif ne devient pas païen lorsqu'il reçoit la foi ! L'égalité dans la foi n'efface pas les différences de fonction sociale. En ce qui concerne l'homme et la femme, la diversité de fonction n'est pas d'ordre culturel ; elle appartient à l'ordre créationnel : l'homme a été créé mâle et femelle, ce qui constitue un des caractères spécifiques et immuables de l'humanité.

L'égalitarisme fonctionnel est *une utopie*. Il n'existe jamais dans la réalité des faits. Même dans un couple acquis à ce principe d'égalité, il y a un plus fort, ne serait-ce que par tel ou tel trait de son caractère. Il en est de même, bien que de façon différente, entre nations et cultures. Anglais vivant en France, je suis traité comme un français dans la vie courante ; pourtant en pratique, à cause de mon langage, de certaines de mes habitudes, de ma mentalité, je suis culturellement minoritaire.⁸

— En deuxième lieu, l'idée d'une soumission librement et volontairement consentie aboutissant à une réciprocité ôte tout sens à l'argument de Paul dans ce passage. L'apôtre évoque, comme nous le verrons plus loin, la relation de l'homme et de la femme en lui donnant pour modèle celle de Christ et de l'Eglise. S'il est clair que cette dernière relation comporte la communion, il est tout aussi certain qu'elle exclut la réciprocité : Christ, en effet, est le Seigneur de l'Eglise.⁹

— Enfin, si Paul savait s'adapter à la culture pour se « faire tout à tous », cela n'impliquait, de sa part, aucun abandon de sa rigueur théologique : ce qui est primordial pour lui, ici comme ailleurs, c'est l'expression « en Christ ». En outre parler de patriarcat à propos de la société grecque de l'époque apostolique, c'est en méconnaître les caractéristiques structurelles : la liberté individuelle semble avoir été moins liée au sexe des personnes qu'à leur appartenance à une classe sociale.

8 Je crois que, dans le couple, quand on prône l'égalité de fonction, on arrive en pratique à une forme de domination par les faits. Le message de l'Écriture sur l'autorité et la surordination dans le couple est un message de libération des rapports de force ; par la grâce de Dieu, il est possible, en Christ, de vivre la diversité propre à la *nature humaine*, qui est tout autre chose que la force de la personnalité. Ainsi, en Christ, l'homme peut être libéré des extrêmes que constituent l'autoritarisme « macho » ou la timidité, et la femme peut l'être de la tentation de compenser sa faiblesse physique par sa puissance psychologique.

9 Pierre cite la parole de Sarah dans ce sens, lorsqu'il évoque les « saintes femmes qui autrefois espéraient en Dieu, soumises à leur mari » 1 Pierre 3:5,6. Il ajoute « c'est d'elles que vous êtes devenues les descendantes, si vous faites le bien ». Il s'adresse à des chrétiennes et non à des victimes du patriarcat !

En bref, nous pouvons penser que la notion d'une égalité totale entre l'homme et la femme doit plus au féminisme d'aujourd'hui que la pensée de l'apôtre Paul à la mentalité patriarcale de son époque¹⁰.

Dans les développements suivants, nous proposons une analyse d'Ephésiens 5 à la lumière de sa perspective christocentrique.

IV. L'AUTORITÉ DU CHRIST, FONDEMENT DE LA FAMILLE CHRÉTIENNE

L'autorité dans la famille, telle que Paul la décrit, vient du Seigneur et porte son image. C'est une autorité au deuxième degré — dont la perversion est l'autoritarisme — car elle est exercée sous le regard de Christ. Si « l'homme est le chef de la femme », « Christ est le chef de tout homme » (1 Co 11:3 ; 11). Son essence est service et amour.

le mari est chef de la femme	— Christ est chef de l'Eglise (v.23)
il aime sa femme	— Christ a aimé l'Eglise (v.25)
il se sacrifie pour sa femme	— Christ s'est sacrifié (v.25)
il l'aime comme lui-même	— Christ aime son « corps » (v.28)
il prend soin de sa femme	— Christ prend soin de l'Eglise (v. 29)

On le voit, si Christ a autorité sur son Eglise, c'est parce qu'il s'est donné pour elle. L'autorité est donc enracinée dans la notion de sacrifice, de service et d'amour. Tout le contraire d'une domination par la force ! Hors de Christ, l'autorité de l'homme risque, à tout moment, à cause du péché, de se transformer en un autoritarisme écrasant. L'union avec Christ, par son Esprit, confère à l'autorité de l'homme renouvelé le caractère du Seigneur lui-même.

V. UNE AUTORITÉ DE « CHEF » ?

L'homme est donc appelé à conduire sa famille comme un « chef » (*kephale*) et sa responsabilité est de se mettre au service de sa femme. Tout comme Christ conduit son peuple en l'aimant et en le soutenant, l'homme, par son amour, détermine avec amour la direction fondamentale en se souciant de *l'intérêt de sa femme*.

Comme le dit H. Blocher, « qu'il y ait ordre, la construction d'une véritable communauté l'exige, qui ne peut pas se contenter d'additionner deux êtres, mais doit posséder sa structure propre, sa ' tête ' métaphorique ». Calvin n'aurait peut-être pas accepté le « métaphorique » de Blocher. Néanmoins, il affirme qu'il s'agit d'une autorité « plutôt de compagnie que de royaume. Car il n'est

¹⁰ Une solide règle d'herméneutique, comme de critique textuelle, est de retenir, là où c'est possible, la lecture la plus difficile, la plus distante de notre raisonnement contextualisé. Les thèses de Pella me semblent trop cool et escamotent la structure autorité-soumission dans le rapport conjugal.

pas question que le mari soit le chef de la femme pour l'opprimer et qu'il n'en tienne compte ; mais il faut qu'il connaisse que cette autorité qu'il a l'oblige tant plus... Que les maris donc ensuivent Christ en ce qu'il s'est exposé à la mort pour son Eglise. »¹¹

Suprématie de service, d'abaissement et de don de soi dans l'amour qui découle de l'union du mari avec Christ.

Si beaucoup de femmes mariées aujourd'hui sont révoltées et déprimées, c'est sans doute parce que nous, les hommes, n'avons pas su assumer cette forme d'autorité, bien que nous soyons chrétiens. C'est ainsi que nous acceptons que nos femmes fassent deux « bou-lots », l'un à la maison et l'autre dehors, tandis que nous nous cachons derrière notre journal ou que nous sommes « vissés » devant la télévision. Nous démissionnons en ce qui concerne les enfants — c'est la place des femmes. Nous avons trop peu la vision du service, et nous glissons facilement vers une « autorité de royaume », comme seigneurs de nos châteaux F4.

Notre « autorité » véritable commence par un renoncement, celui du projet illusoire de nombreuses conquêtes sexuelles ; elle implique aussi un pari de fidélité à une femme unique, et doit se manifester dans un service attentif et sacrificiel. Cette notion d'autorité, aux antipodes du machisme latin, a de quoi surprendre !

VI. LA FAMILLE CHRÉTIENNE : FONDÉE SUR L'OBÉISSANCE DU CHRIST

Jésus-Christ est le Seigneur de l'alliance ; il montre ainsi quelle est la véritable autorité selon Dieu, celle du service et du sacrifice. Il est aussi le Serviteur, le modèle de la vraie obéissance à Dieu : sa soumission est libre et volontaire, faite d'amour pour son peuple et de don de soi.

Dans le lien conjugal, la femme est en quelque sorte une expression de ce qu'est tout chrétien face à Christ (Ep 5:21). Elle est appelée à avoir une attitude qui soit le type de celle que doit rechercher tout chrétien par rapport à Christ.

Comme le dit H. Blocher, si « *dans la relation des sexes le privilège de l'autorité, représentation de Dieu, se trouve du côté masculin... c'est la femme qui représente le mieux l'humanité dans le rapport avec Dieu : vis-à-vis du Seigneur, tout être humain doit accepter, mâle ou femelle, une situation féminine...* »¹²

Il est donc impossible de relativiser la soumission de la femme — sa fonction spécifique dans l'ordre conjugal — en disant que tous doivent être soumis les uns aux autres. Une telle affirmation revien-

¹¹ H. Blocher, *Révélation des Origines*, 98 ; Calvin, cité par Biéler, *L'homme et la femme*, 49.

¹² H. Blocher, *ibid.* 99

trait à introduire une sorte de brouillard dans la pensée de l'apôtre, et suggèrerait qu'en Christ les parents doivent se soumettre à leurs enfants, dans cette relation spécifique !

La pensée de l'apôtre est plutôt la suivante : de même que l'homme exerce sa responsabilité chrétienne de « tête » devant Dieu « comme Christ » — autorité en vue du service — la femme exprime sa soumission chrétienne « au Christ » en se soumettant à son mari.¹³

Ainsi, quand l'apôtre dit en Ephésiens 5:21 « soumettez-vous les uns aux autres », il ne parle pas d'une soumission « réciproque » des chrétiens dans l'Eglise, mais il formule l'idée qu'il y a des situations où les chrétiens sont appelés à reconnaître l'autorité d'autres croyants. Il en cite trois exemples : dans les rapports mari-femme, parents-enfant et maître-esclave.¹⁴

A cause du péché, le mariage est l'occasion d'injustices. Le lien conjugal est affecté par la volonté tyrannique de l'homme qui place la femme sous un joug difficile à accepter, voire insupportable, et la femme en se révoltant porte atteinte à l'autorité de l'homme. Il y a faute spirituelle.¹⁵ La restauration « en Christ » doit être également spirituelle. C'est pourquoi la grâce de Christ est nécessaire dans le couple. Chacun agit avec égard envers l'autre comme envers Christ lui-même. Ainsi le mari ne peut pas tyranniser sa femme s'il est, par grâce, « comme Christ » ; la femme peut se soumettre à son mari comme, par grâce, elle se soumet « au Christ ».

VIII. UNE SOUMISSION DE « DOMINÉE » ?

Que faut-il entendre par « soumission » ? La question est difficile, ne serait-ce que parce que l'homme l'envisage théoriquement et que la femme a à vivre cette réalité concrètement ! La volonté de domination est une perversion subtile de l'autorité, à laquelle l'usage d'un langage très pieux ne change rien. Le mot grec *hypotasso* (littéralement « placer sous ») est utilisé dans des situations où la notion d'autorité est présente mais, comme on l'a remarqué fort souvent, n'évoque pas du tout l'idée « d'écraser ». Ce terme signifie plutôt « mettre de l'ordre, s'organiser en harmonie avec le mari, à la lumière de son amour, exprimé dans son service ». Paul pense peut-

13. Le mot *hypotasso* indique un rapport où la subordination est présente. Voir Rm 13:1,5 ; 1 Co 14:32,34 ; 15:27.

14. Voir James B. Hurley, *Man and Woman in Biblio al Perspective*, (Leicester : IVP, 1981) 144. Le dernier peut être compris, à la lumière de Rm 13, comme l'expression de gouverneur-gouverné. Il est permis de penser que les deux premiers sont permanents, car enracinés dans l'ordre de la création (structure d'autorité), alors que le rapport spécifique de maître-esclave est une application *in situ* d'un principe général.

15. Bieler, ibid, 39ss. C'est pour cette raison que, dans l'Ecriture, les désordres sexuels sont traités comme des fautes spirituelles, car en opposition à Dieu (Rm 1:20ss, etc.). L'adultére physique est image de l'adultére du cœur.

être à Genèse 2:18 où la femme est appelée « une aide » pour l'homme. En dépit des apparences, là encore, ce mot n'évoque pas une nature inférieure, mais une fonction : Dieu aussi est « une aide » pour l'homme.¹⁶

Alors de quelle soumission s'agit-il en Ephésiens 5 ?

La femme se soumet au mari — comme au Seigneur (v.22)

En tout chacune à son mari — comme l'Eglise au Christ (v.24)

La femme respecte son mari — qui aime sa femme comme lui-même (v.33)

Remarquons que ce schéma donne un cadre à la soumission de la femme, mais que l'apôtre n'en développe pas le contenu, comme il le fait plus longuement pour l'homme. Cette réserve invite à la prudence et doit nous décourager de mettre notre propre contenu sous le mot « soumission ». La *via media* entre l'incompréhension du sens et le faux-sens peut être découverte en recourant à l'analogie de l'Ecriture, c'est-à-dire en l'occurrence, notamment, en comparant avec Ephésiens 1:19-23.

Dans ce texte, on retrouve les mêmes notions qu'en Ephésiens 5. Dieu a tout soumis sous les pieds de Christ et l'a donné « pour chef suprême à l'Eglise, qui est son corps, la plénitude de celui qui remplit tout en tous ». L'autorité de Christ le place « à la droite du Père » au-dessus de tout ordre créé. Tout lui est soumis (passif). Cette suprématie sur la création existe pour *le bien de l'Eglise*, son corps, qui s'édifie en recevant la plénitude de la grâce sous le gouvernement spirituel de Christ.¹⁷

Ce passage, comme en 1 Corinthiens 12:12, fait ressortir à la fois la diversité et l'unité de Christ et de l'Eglise. Il en va de même dans le couple. L'homme et la femme, selon la diversité de l'ordre établi à la création, sont tous les deux « mis sous les pieds de Christ » et, à l'image de l'unité entre Christ et l'Eglise, ils sont uns dans sa grâce. Ainsi il est exclu de considérer le mariage comme une relation de type dominateur-dominée.

Trois remarques peuvent être faites à propos de la soumission de la femme à l'image de celle de l'Eglise à Christ :

— cette attitude constitue un acte de foi fait par la femme. La femme renonce à son autonomie tout comme l'Eglise qui est unie à Christ par la foi. Une femme chrétienne ne peut vivre cette soumission qu'en s'appropriant la grâce de Christ. C'est une façon pour elle de vivre le mariage en reconnaissant Christ et le besoin qu'elle a de son Esprit.

— cette soumission n'est pas un écrasement ou une passivité mal

¹⁶ Hurley, *Man and Woman*, 142ss, et Susan Foh, *Women and the Word of God* (Phillipsburg : P and R, 1979) 183ss.

¹⁷ Voir aussi 1 Corinthiens 11:1ss et 1 Pierre 3:1-7 où Sarah est présentée comme modèle de comportement aux femmes chrétiennes presque deux millénaires plus tard !

vécue, même si ce danger est toujours présent. L'Eglise n'est ni écrasée par Christ, ni passive ; elle s'épanouit en lui. Tout ce qui est dit sur la croissance de la communauté et sur la richesse des liens de la foi peut être appliqué à la réalité conjugale. La femme doit trouver son identité réelle et voir sa liberté accrue à côté de son mari, tout comme l'Eglise s'épanouit dans son union avec Christ. S'il n'est pas ainsi dans un couple chrétien, c'est que quelque chose est mal orienté. Comme le dit Susan Foh, « des problèmes ne se posent dans un mariage selon le modèle biblique que lorsqu'un des conjoints désobeit au Seigneur. »¹⁸

— cette soumission ne doit pas se vivre d'une seule et unique façon. Dans le corps de Christ, il y a diversité de dons et de membres. Il n'y a donc pas, selon l'Ecriture, d'image monolithique de la femme et de ses activités. La soumission par rapport au mari, comme la relation Eglise-Christ, peut être vécue de diverses façons. C'est à chaque couple de découvrir, en fonction des personnalités en présence, sa manière de cheminer dans la grâce du Seigneur. Nous pouvons être reconnaissants qu'il en soit ainsi. La réserve de l'apôtre doit nous apprendre à nous méfier de ceux qui veulent ajouter leurs lois à l'Ecriture.

VIII. RÉVERSIBILITÉ DES RÔLES ?

On parle très souvent aujourd'hui de l'interchangeabilité des rôles entre l'homme et la femme. C'est ainsi que la femme joue parfois un rôle, dans la famille, traditionnellement masculin, et *vice versa*. A vrai dire, s'exprimer ainsi est trop catégorique ! La réalité que l'on peut observer correspond moins à un renversement des rôles qu'à une grande confusion en ce qui concerne les structures et l'ordre.

Aussi faudrait-il se reposer complètement la question suivante : comment vivre la diversité fonctionnelle du mariage ? Il n'y a pas de réponse toute faite et il est fort possible que, dans certains domaines, nos attitudes soient plus traditionnelles que bibliques. Le couple de Priscille et d'Aquilas semble avoir été moins « hiérarchique » que ceux de certains chrétiens à l'heure actuelle !

Un principe directeur ne doit pas être perdu de vue : c'est celui de la continuité entre l'enseignement du Nouveau Testament et les récits de la création. Dans ceux-ci, l'homme et la femme sont appelés à dominer *ensemble* sur la création et, dans cette tâche commune, l'homme est le conducteur et la femme son aide-associée. Ainsi le rôle de la femme se caractérise par une soumission à son mari, qui est autre chose que l'amour qu'elle doit lui témoigner. Dans le couple, c'est l'homme qui assume la responsabilité ultime ; la femme est appelée à le respecter (Ep 5:33).¹⁹

La différence de perspective trouve son explication en comparant le sacrifice de Christ — accompli par amour — qui est le moyen de la grâce pour l'Eglise, et l'objet de la grâce que l'Eglise reçoit avec reconnaissance. Ainsi l'homme « se donne » à sa femme dans un mariage qui ne comporte pas de clause de divorce possible, et la femme qui reçoit cette grâce réalise sa féminité en collaborant, selon sa spécificité propre, avec l'homme.

Face au féminisme envahissant, qui atteint maintenant les milieux évangéliques, il convient d'ajouter que cet épanouissement de la femme s'accomplit dans la maternité. Si Eve a été séduite avant Adam, la femme « peut être sauvée en devenant mère, si elle persévere dans la foi... » (1Tm 2:15). La maternité évoque la soumission restaurée de la femme, la possibilité pour elle de retrouver sa juste place par rapport à l'homme. Ce « salut » n'a rien de métaphysique, même s'il a un caractère spirituel. La maternité n'est pas, non plus, l'unique vocation de la femme, mais c'est la première pour une femme mariée. Elle est la clef qui permet de comprendre comment elle mène sa vie conjugale.

Le couple chrétien est donc l'image de la grâce donnée et de la grâce reçue. Il n'est pas déshonorant pour la femme de représenter la deuxième, qui rappelle, à la fois, la sécurité et l'épanouissement de ceux qui sont en Christ.

Cette approche est, à l'évidence, étrangère à la façon moderne de penser. Elle a pourtant le grand avantage d'être un instrument positif capable de mettre fin à la guerre des sexes. Par la grâce de Christ, l'homme peut se donner à sa femme, la chérir, sans perdre son autorité et sans que la femme soit dominée par lui ; elle n'a à craindre aucun mal. Tout au contraire, en étant soumise par obéissance à Dieu, elle accomplit un acte de confiance qui stimule l'amour de son mari pour elle et l'aide dans son obéissance.

Le rapport entre les époux doit être à l'image de celui de Christ avec l'Eglise. Il est orienté à l'encontre, non de notre *nature*, mais de l'effet du péché sur elle.

IX. UNE QUESTION DE SENSIBILITÉ

Il est évidemment très difficile pour un homme de s'exprimer comme il faut sur ce sujet. Que les lectrices veuillent donc me pardonner mes maladresses ! On ne peut guère éviter l'accusation de partialité ou la réaction féminine normale : comment les hommes osent-ils parler d'une chose qu'ils n'ont jamais eu à subir ?

19 Calvin fait exception du domaine de la sexualité par rapport à 1 Co 7 : « dans les autres choses donc et le devoir et l'autorité du mari est autre que la femme ; mais en cet endroit la condition de tous deux est égale, à savoir que tous deux doivent garder foi et loyauté de mariage l'un à l'autre. » Biéler, *L'homme et la femme*, 49. Cela veut dire, en termes modernes, que la femme est aussi libre que l'homme pour initier des rapports.

Et c'est vrai. Les femmes ont beaucoup souffert à cause de l'attitude des hommes, à savoir la domination par la force dans tous les domaines de la vie familiale et sociale. Le legs des Lumières est que l'homme peut être conquérant dans tous les domaines, y compris dans sa relation avec la femme. Le féminisme s'insurge contre cet impérialisme masculin, et il a raison. Comment ne pas sympathiser avec nombre de ses revendications ?²⁰

Pourtant il faut éviter de basculer dans l'autre sens et de prôner une idéologie selon laquelle la femme doit faire prévaloir ses droits contre l'homme et se libérer du « joug » de celui-ci. On connaît, dans notre environnement, des femmes qui gagnent au bras de fer contre l'homme, ou qui sortent à égalité de la lutte des sexes. Ces femmes ne peuvent guère offrir un modèle de comportement chrétien.

Seule, la grâce de Dieu a le pouvoir de nous faire sortir de l'impasse de la lutte des sexes. Elle donne à l'homme nouveau « en Christ » les moyens spirituels nécessaires pour échapper aux cercles vicieux du péché. Sur le plan pratique, certes, il a été souvent nécessaire, que la femme s'oppose à l'homme afin de mettre en lumière les excès de celui-ci. Le processus est largement avancé dans bien des domaines. Ce mouvement social, accompli en dehors des milieux chrétiens, devrait encourager les chrétiens à envisager, de façon différente, les rapports conjugaux, et à profiter des remises en question pour réfléchir mieux à l'incidence de la grâce de Christ sur leur vie de famille. Le danger, aujourd'hui, est celui de la féminisation qui substitute un déséquilibre à un autre sans résoudre les conflits. Cette féminisation est déjà une réalité en bien des domaines et les hommes culpabilisés par les excès perpétrés par nombre d'entre eux subissent sans réaction la domination psychologique des femmes.

X. LA PLACE DES ENFANTS

Le dernier volet de l'enseignement de l'apôtre sur la famille concerne les enfants. Ce qui frappe, ici, c'est qu'il s'adresse aux pères. Contre toute attente ! Pourtant, de façon quasi universelle, la femme s'occupe des enfants. Dans les fêtes de famille, au supermarché, à l'école du dimanche et dans les écoles publiques, un peut partout, les femmes prennent en main les enfants. Les hommes sont, trop souvent, démissionnaires. Telle est notre tendance naturelle, car travaillant loin de la maison, nous avons de la peine à la réintégrer vraiment.

Pourtant, en Ephésiens 6:4, il est écrit : « vous, pères, n'irritez pas vos enfants, mais élevéz-les en les corrigeant et en les avertissant, selon le Seigneur. » Ici, encore, le Seigneur a une place centrale. La

20 Voir Elaine Storkey, *What's right with feminism*. (Londres : SPCK, 1985) ch.2

responsabilité ultime de la discipline familiale revient au père de famille.

Les pères sont donc exhortés

- à utiliser la pédagogie du Seigneur, à adopter sa manière d'instruire,
- à corriger et à avertir selon Christ,
- à agir avec amour, afin de ne pas « irriter » ou inciter l'enfant à la colère, à cause d'une réprimande injuste.

La pointe de ces exhortations semble être que dans la famille, l'homme en tant que « tête » assure la direction fondamentale et soutient la femme dans ses relations avec les enfants. Mais il y a une autre raison qui déborde la responsabilité assumée par le père. Celui-ci est une figure de la paternité divine et sa discipline doit s'inspirer de la pédagogie « du Seigneur ». L'homme est ultimement responsable de l'instruction dans les familles où les deux conjoints sont chrétiens. Il indique le chemin de la justice à ses enfants et il les corrige quand il le faut, comme Dieu est le guide qui discipline son peuple et le châtie dans son amour.²¹ « Nos pères nous corrigeaient pour peu de temps, comme ils le jugeaient bon ; mais Dieu nous corrige pour notre véritable intérêt » (Hé 12:10).

Si nous suivons le modèle divin, notre éducation ne révoltera pas, car elle s'efforcera d'éviter les attitudes fâcheuses par excès ou par défaut. Dieu a donné, à son peuple, un minimum de lois fondamentales : dix. Dans la famille aussi, des limites doivent être fixées à l'enfant pour qu'il sache quel doit être son comportement. Il n'y a rien de pire qu'une discipline arbitraire qui tombe comme la foudre sur la tête de l'enfant, sans raison qu'il comprenne.

Aujourd'hui, beaucoup de parents semblent hésiter à discipliner leurs enfants par crainte de les traumatiser. L'Ecriture évoque ce problème : « toute correction, il est vrai, paraît d'abord un sujet de tristesse et non de joie ; mais plus tard elle procure un paisible fruit de justice à ceux qu'elle a formés. » (Hé 12:11) Autant une discipline appliquée sans amour est néfaste, autant une correction administrée « selon le Seigneur » est signe d'une profonde tendresse. Elle donne à l'enfant de comprendre, dans le cadre familial, le sens de la transgression, de ses conséquences, du pardon et de la réconciliation.

La relation parents-enfant est révélatrice de la vérité spirituelle qui constitue la réconciliation avec Dieu par son pardon. Loin de traumatiser un enfant, la discipline appliquée avec amour est souvent l'occasion d'une communication plus profonde, d'une joie suscitée par des rapports assainis, et même de tendresse.

21 Cela n'implique pas une vision restrictive de ce que peut faire la femme. Elle se réalise à part entière dans la grâce du Seigneur. Voir l'article de N. Decoret dans ce numéro. •

De plus, l'apôtre exhorte les enfants en tant que membres de la communauté visible de l'Eglise à Ephèse : « obéissez à vos parents (selon le Seigneur) car cela est juste » (Ep 6:1). Comment cette obéissance est-elle possible ? L'apôtre ne le dit pas explicitement, mais il n'est pas illégitime de penser que le modèle de ses parents incite l'enfant à l'obéissance. En assumant leurs rôles respectifs dans la famille, le père et la mère obéissent au Seigneur, et leur amour est à l'image de celui de Christ pour l'Eglise. Leur comportement fait de sacrifice exprime de façon non-verbale le vrai sens de l'obéissance. Ainsi l'amour du couple et sa soumission à Christ constitue pour l'enfant un cadre sécurisant.

Tout comme ses parents manifestent leur amour pour Dieu en obéissant aux exhortations divines, l'enfant montre le sien, pour ses parents tout d'abord, par son obéissance. Ceci est « juste » selon le Seigneur ; cette obéissance est la première étape sur le chemin de l'obéissance spirituelle à Dieu, car l'enfant reçoit l'Evangile de ses parents.

CONCLUSION : UNE FAMILLE BÉNIE PAR CHRIST

Cet enseignement de Paul suscite, de prime abord, une réaction négative. *Naturellement*, il est incompréhensible, car il sort de l'ordinaire d'aujourd'hui. Mais il ne s'agit pas, ici, de choses naturelles, mais de réalités *spirituelles*. En dehors de la grâce et de la foi, impossible de les percevoir. Pourquoi donc s'en étonner ? L'apôtre lui-même ne comprenait pas ! « Ce mystère est grand ; je dis cela par rapport à Christ et à l'Eglise. » (Ep 5:32) En vivant comme « une seule chair », le couple chrétien participe au mystère de la grâce divine. Leur rapport, homme-femme, s'inscrit dans la mouvance de la grâce de Dieu ; il est un microcosme de la réconciliation instaurée dans l'union de Christ et de son peuple.

De même que le pourquoi de la grâce de Dieu nous échappe, le mystère de cette grâce en action est insondable. Il en est ainsi chaque fois que Dieu est en contact avec nous. Ses façons de faire ont une profondeur qui nous confond. La foi ne suppose pas la compréhension naturelle ; nous ne marchons pas par la vue. Nous sommes appelés à vivre de la vie nouvelle de Dieu dans toute notre existence.

Ce qui est sûr, c'est que Paul nous en dit assez au sujet de la famille, même si bien des questions restent sans réponse. En tant que chrétiens, nous sommes appelés à vivre de ce mystère et, si avec l'aide du Seigneur, nous y parvenons un peu, nous connaîtrons sa bénédiction.

Christ, par sa présence, nous propose une nouvelle façon de vivre notre vie conjugale, notre vie familiale : celle de la réconciliation qui permet à chacun — l'homme et la femme, les parents et les enfants — de se comporter en respectant le sens profond de son humanité créée par Dieu.

LA FEMME, SON RÔLE DANS LA FAMILLE FACE AUX PRESSIONS DE LA SOCIÉTÉ

Nancy DECORVET*

En réfléchissant au thème de cet article, c'est le mot « héritage » qui s'est imposé à moi. Je me suis demandé comment avait réagi la mère du garçonnet dont nous parle l'Evangile de Jean au chapitre 6. J'ai imaginé son sourire étonné à l'écoute du récit enthousiaste de son fils, puis ses larmes d'émotion, ses réflexions intérieures ensuite : « Ainsi Seigneur, je sais maintenant que j'ai pu transmettre quelque chose à mon enfant, ce sens du partage. Ce n'est pas un don important, mais tu t'en es servi pour nourrir une foule. Merci d'avoir à travers lui, multiplié ces cinq pains d'orge que j'ai fait cuire et les deux poissons que son père avait péchés. Merci pour le témoin qui a passé entre tes mains. »

Ne devrions-nous pas, avant d'aller plus loin dans l'étude, prendre le temps, nous femmes, qui sommes mères, grand-mères, tantes, marraines, de mettre un nom sur les cinq pains que nous avons donnés à nos familles, et croire que notre héritage va se transmettre de génération en génération ?

Il peut s'agir de principes de vie ou d'outils modestes. Mon premier pain s'appelle, par exemple, « présentation des plats ». Joie de mettre de la couleur dans l'assiette et de donner un air de fête aux mets pourtant les plus simples et les plus vite faits, afin d'ouvrir non seulement les appétits, mais les coeurs. Mon deuxième pain s'intitule « hospitalité spontanée et joyeuse », etc.

I. LA TRIPLE PRESSION DE LA SOCIÉTÉ

Un vieux livre d'Ann Lindbergh, *Solitude face à la mer*, compare la mère de famille à une funambule essayant de marcher sur une

* Nancy DECORVET, est française, licenciée de lettres modernes, et mère de trois enfants. Dès sa tendre jeunesse, vingt-quatre déménagements lui ont fait parcourir le monde et s'intéresser aux questions familiales. Aux côtés de son mari, d'abord Secrétaire Général de la Ligue, puis Pasteur Réformé d'une paroisse vaudoise, elle participe à la création de camps-familles, cours pour fiancés, week-ends pour couples. Philippe et Nancy Decorvet viennent de publier le premier volet d'un enseignement biblique sur « Le plan de Dieu pour le couple » avec cours, vidéo-cassette et fiches d'animation de groupes. Les volets II et III « pour la famille », et « pour la croissance de l'Eglise » sont en préparation aux éditions L.L.B. (Suisse Romande).

corde raide avec un biberon dans une main, une casserole dans l'autre, un livre coincé sous le bras droit, un crayon noir dans ses cheveux, et une poussette accrochée dans le vide au pied gauche. J'ajoute qu'il manque le téléphone, la voiture, et la sonnette de la porte d'entrée. Chez moi, le biberon est remplacé maintenant par les cours de pathologie et de psychologie à faire réciter, le pousse-pousse par la chère voiture qui permet d'amener ces chers enfants à leurs différents clubs (natation, aérobic, etc...), sans compter les heures où patiemment je guide de mon ton le plus doux les premiers essais de conductrice de ma fille aînée, etc... Ne parlons pas des moments où il faut décider qui aura la priorité des quatre conducteurs effectifs... sur les cinq membres que contient notre famille.

Pression du temps. Ce temps qui passe et ne viendra jamais plus. Ces menottes qui se tendaient vers moi n'ont plus ces fossettes qui m'émoivaient tant. Et pourtant, combien ces années de la petite enfance sont lourdes ! N'a-t'on pas l'impression d'être anéanties, rejetées par la société qui nous assaille de mille raisons de se culpabiliser ?

1. La société anti-nataliste

Ne vous saviez-vous pas coupables d'avoir voulu des enfants ? La société anti-nataliste vous avait pourtant bien fait comprendre qu'un enfant était une menace de surpopulation pour notre pauvre monde déjà malade de trop de gaz, de Tchernobyl, masquant ainsi volontairement le danger de la dépopulation. Force est de constater avec Valérie Riches que « La grossesse n'est pas considérée comme une gloire de la condition féminine, mais une maladie du XX^e siècle, qu'il faut éradiquer. » Les Bacher, famille suisse travaillant pour la Ligue pour la lecture de la Bible au Pérou, nous écrivent : « Nous ne sommes plus ici considérés comme des fous irresponsables quand nous nous promenons avec nos 4 enfants. » Pourtant aucune culpabilité ne vient agresser les jeunes et les moins jeunes qui désirent essayer toutes sortes de relations sexuelles. Le mot d'ordre est « il n'existe ni bien ni mal dans la mesure où il n'en résulte pas de conception. » Quelle révélation amère d'apprendre qu'une philosophie de mort est à l'origine du Planning Familial. Marie Stopes et Margaret Sanger, racistes et eugénistes, désiraient empêcher les naissances dans les groupes sociaux qu'elles jugeaient indésirables. Comment aujourd'hui relever ce défi et promouvoir une régularisation des naissances responsable et joyeuse ?

Je me souviens de notre préoccupation quand il a fallu donner notre accord aux cours d'éducation sexuelle. Chaque fois, je me suis renseignée, en participant aux séances d'information. Pour chacun de nos 3 enfants, nous avons conclu positivement en ce qui concerne la première séance de connaissance biologique. Nous avons refusé les suivantes, porteuses d'une volonté « de libérer la jeunesse du long

joug parental et de leurs inhibitions héritées par éducation », discernant dans cet enseignement un germe de mort et d'immoralité. Nous avons accepté et souhaité par contre pleinement la responsabilité d'éclaircir ce mystère du corps, des pulsions et de l'amour physique. Les questions venaient souvent quand une sauce montait sur le feu — c'est fou le nombre de choses incroyables qui se passent dans une cuisine ! Les instruire dans le dessein de Dieu pour l'épanouissement de leur sexualité a été notre rôle. « L'homme quittera son père et sa mère, s'attachera à sa femme, et les deux deviendront une seule chair ». (Gn 2:24).

Dans cette attitude anti-nataliste d'aujourd'hui, je discerne l'attaque de toujours du Diviseur. Après avoir essayé d'avoir la femme, de la tenir à l'écart dans un état de mineure et de la rejeter, l'Ennemi veut nier sa mémoire en sapant son essence-même, qui est d'être porteuse de vie.

Ménie Grégoire disait, en 1965, dans son livre *Métier de Femme*, qu'au-delà de la mutation et de la recherche de l'identité de la femme, la crise sociale était la crise de la mère, son rôle face au mari, aux enfants, et à la société qui était encore bienveillante et protectrice. En vingt ans, les choses ont bien changé. Il ne s'agit pas seulement de « concilier les 3 étapes », mais de savoir refuser cette formidable pression anti-nataliste qui veut détruire notre corps de femme.

C'est pourtant dans le corps de femmes que la promesse de Dieu s'est réalisée. La tradition Rabbinique croit que Dieu a donné aux Matriarches stériles l'ovaire qui leur manquait : « Sarah n'a peut-être pas encore fait le deuil de ce qu'elle n'a pas eu, cette espérance invraisemblable la touche au plus vif, et elle rit car elle reste réceptive à tout ce qui signale la vie. Comme si, en dépit de l'irréversibilité du temps qui s'est emparée de son corps, elle gardait sa jeunesse et la disponibilité à l'insoupçonné des merveilles de Dieu. » (Catherine Challier).

L'Alliance de Dieu s'inscrit dans mon couple et dans mes enfants, aujourd'hui comme au temps d'Abraham. Ma vie a un but, engendrer pour le Royaume de Dieu, pour l'éternité, comme ce fut le cas pour Eve, « j'ai fait un homme avec l'aide de Dieu ». Cette réalité implique ma propre fécondation spirituelle par mon Créateur, l'abandon de mes droits, pour être pétrie d'un esprit de service, et débouche sur la réalisation de l'aspiration légitime de « se réaliser ». J'emploie à dessein, ce terme à la mode, dans ce qu'il implique de désir concret dans un monde d'idées irréalistes et trompeuses.

2. La société de marchandage

Comment exercer alors cette maternité quand l'enfant est là ? Comment être mère dans une société de marchandage ?

La situation actuelle m'a particulièrement frappée l'année der-

nière, en rentrant de Montpellier, après un rassemblement d'Eglises, sur le thème de « quelle famille en l'an 2000 ? ». Nous avions analysé le livre d'Evelyne Sullerot, *Pour le meilleur et sans le pire*, et avions souligné la prise de conscience amère de l'auteur et l'appel qu'elle lançait à la communauté Réformée de promouvoir de nouvelles valeurs en se réveillant.¹

Pendant le voyage du retour, j'ai commencé la lecture d'un best seller, *Le Complexe de Cendrillon*, de Colette Dowling.² Mon inquiétude s'est changée en colère froide et j'ai décidé de reprendre la plume pour dénoncer ces nouveaux Baals qui nous demandent d'offrir nos familles en sacrifice.

En effet, notre société de marchandage ne trouve pas mieux que de prétendre que ma valeur ne se mesure qu'en monnaie trébuchante. Seule, une activité extérieure et rémunérée est libératrice, donne un pouvoir, nous satisfait, assure notre avenir et celui de la société d'une manière productive. Les nouveaux maîtres à penser utilisent toutes les blessures de la vie familiale pour manipuler la femme et la transformer en robot privé de tout instinct (alors que d'après les récentes théories de Allan Wilson, l'animal supérieur s'est amélioré depuis Darwin puisque nous descendrions d'une Eve Noire et d'un champanzé...). Pas de souci à se faire puisque les mass medias prônent un mariage à « la carte, pour 5, 10 ou 20 ans, dans lequel la charge maternelle sera donnée à celles qui ont un puissant instinct maternel. » Elisabeth Badinter va plus loin puisque dans son jeu subtil d'intellectuelle parisienne, l'instinct maternel n'a *jamais* existé.

Même la soumission conjugale est dénoncée comme la « contre-partie d'un contrat financier ». Victime d'un réductionnisme délirant, à vous entendre, Colette Dowling, mon besoin d'être aimée est un élément névrotique, mon QI perdu et condamné car non rentabilisé par un poste de haut niveau (je souffrirais d'impuissance acquise m'empêchant de réaliser mes ambitions et de faire carrière) et mon dernier enfant serait le fruit d'un « maternage compulsif » plus indécent qu'un avortement criminel (ô pardon, qu'une I.V.G.). J'ai compris pourquoi, ensorcelées par de telles voix, les femmes ne savent plus quel est leur rôle au sein de leur famille.

Rébecca, la seconde matriarche, a inauguré ce détachement du patrimoine culturel, elle a su rompre avec l'idolâtrie, celle de l'argent auquel Laban était soumis dans un culte du marchandage, où le sens du don était exclu. « Le récit biblique, après la mise en scène de l'hospitalité de Rébecca, de son sens du « pour autrui » énumère les cadeaux que le serviteur d'Abraham lui donna... Le don d'Eliezer induit une réflexion — corollaire de la précédente sur la disponibilité et l'accueil — quant à la capacité de recevoir ce qui vient d'un autre,

1 E. Sullerot, *Pour le Meilleur et sans le Pire* (Paris : Fayard, 1984). Lire le ch. 3 « Pourquoi, Comment ? »

2 C. Dowling, *Le Complexe de Cendrillon* (Paris : Grasset, 1986).

de savoir en jouir sans pour autant le réduire à une possession nouvelle... en cela elle est engagée dans une fraternité humaine asymétrique. »

3. *La société sans morale*

Il est vrai qu'à lire, voir et écouter ce qui est largement répandu par la presse, les films, les « éthiciens » (on nous parle grec quand on veut nous faire passer une marchandise sous pavillon de complaisance, disent les Professeurs Chaunu et Lejeune), nous subissons les contraintes d'une société sans morale, très indulgente, extrêmement compréhensive qui refuse toute censure des mœurs. « Aujourd'hui l'héroïne exemplaire des dramatiques de Télévision ou des films doit « s'en sortir », se « dégager », oser être elle-même et non pas « la femme de Jean ». Le *happy end* n'est plus le mariage mais la prise de liberté !... comme individu ». ³

A deux ans de distance, je suis encore bouleversée quand je repense à une retraite au cours de laquelle, par un enchaînement de circonstances apparemment anodines, une vérité terrible s'était faite jour : le responsable d'un groupe d'adultes chrétiens était l'amant d'une participante. Cette découverte nous avait frappés, mon mari et moi, comme la foudre. Anéantis, nous avions encore les yeux rougis de larmes. Au petit matin, j'avais l'espoir de parler au cœur de cette femme. Je me suis vue accablée : « accusatrice, manquant d'amour, sans compréhension ». Et là, dans la forêt, il m'a été démontré comme $1 + 1 = 2$ que « Dieu avait guidé leur rencontre, leur avait révélé enfin le vrai amour, et que le mot adultère n'était pas du tout utilisable pour leur situation. » J'étais, moi, coupable de soupçonner que cette infidélité pouvait détruire le bonheur de quatre enfants et deux conjoints. Fallait-il s'incliner devant « sa » morale de circonstances ?

La Bible avait perdu toute valeur absolue, elle n'était qu'un *guide subjectif* assimilé à toutes les idéologies du moment, elle n'était plus qu'un simulacre d'épée émoussée en carton dur... Ce relativisme trompeur n'échappe pas aux enfants qui, aujourd'hui comme hier, s'écrient « le roi est mort ». Nous étions de passage dans une paroisse réformée de notre canton, pour une série de réunions, et le dimanche nous avons assisté au culte. Le prédicateur avait choisi Marc 8, le démoniaque de Gadara, expliquant avec effort que le diable n'exista pas et essayant de traduire le tout en termes psychologiques. Notre aîné, qui avait alors 11 ans, s'exclama très fort en se tournant vers moi : « C'est tout faux ce qu'il dit, hein maman ? », puis vers son père : « Je me demande où il a eu son diplôme celui-là ! » J'admetts que son ton avait une certaine insolence qui m'a fait rougir, d'autant plus qu'autour de nous son intervention n'était pas passée

³ Sullerot, *op. cit.* 81

inaperçue ; mais j'avoue aussi qu'un fou-rire de connivence amusée est monté irrésistiblement en moi !

En effet, pour s'accommoder aux temps modernes qui privilègient le socio-affectif, on a débarrassé cette vieille société judéo-chrétienne et de ses tabous sexuels et de ses 10 commandements, sans pour autant obtenir les fruits de la liberté enfin arrachée. Christiane Collange, qui a écrit *Je veux rentrer à la maison*, vient de publier *Moi, ta mère*⁴. Elle crie sa frustration de mère « pas du tout fière de l'être, et son stress maternel » face à une post-adolescence ingrate, envahissante et profiteuse. Mais en lisant le chapitre « tout n'est pas permis » où elle cite les critères de base de son éducation, ne suis-je pas en droit de constater, avec douleur et compassion certes, que Christiane Collange récolte ce qu'elle a semé. « Nous nous rendons compte aujourd'hui que, tout occupées à ouvrir de nouvelles voies, nous avons omis d'insister sur quelques principes essentiels pour conduire votre vie en terrain inconnu [...] C'est là que l'éthique réapparaît [...] J'ai cherché une base, les dix Commandements. Les trois premiers Commandements concernent Dieu. Nous les laisserons de côté [...] Abandonnons également ceux qui portent les numéros 6 et 9. Ils condamnent, de la façon la plus absolue, la luxure et autres œuvres de chair hors des liens du mariage. Nous venons de constater qu'en ce domaine, les mœurs ont radicalement évolué [...] Restent les cinq autres. Tout à fait d'actualité. Le quatrième recommande l'amour filial comme garantie de longue vie : en plein dans le sujet de ce livre. Nous y reviendrons. Quant aux quatres derniers, ils concernent en fait : le meurtre, la violence, le vol, le respect d'autrui et le souci de la vérité. Tout ce qui fait la différence entre barbarie et civilisation ».

II. LE TRIPLE RÔLE DE LA FEMME

Je crois que le rôle de la femme dans la famille, face à ces trois pressions d'amoralisme, de non-gratuité et d'antinatalisme, est triple. Elle doit être une animatrice, une formatrice et une consolatrice. Esaïe 66 rappelle cette triple vocation. Verset 7 : celle qui enfante, verset 11 : celle qui nourrit, verset 13 : celle qui console.

1. *La femme : une animatrice*

La femme, est appelée à être, au sein de sa famille, une animatrice dans le sens premier de ce terme, c'est-à-dire une « personne qui donne la vie et communique le principe de la vie à un corps organisé ; personne d'initiative et d'action, donnant de l'essor, du développement à une entreprise » (Dictionnaire Encyclopédique Quillet).

4 C. Collange. *Moi, ta mère* (Paris : Fayard, 1985)

Christa Meves a dit au 9^e Congrès International de la Famille (association Provie) : « La fonction la plus importante par laquelle la femme s'affirme comme *moteur central, irremplaçable de la société, est la maternité.* » En effet, toute femme veut marquer la société et laisser sa trace, sentir qu'elle est un maillon indispensable à l'évolution de ce monde. Elle offre à la société par sa personnalité active et responsable l'occasion de retrouver sa dignité.

La Bible montre un grand respect pour la femme enceinte (Gn 3:20 ; Ps 139 :13, Es 54:1). L'expression le « sein naturel » ou le « ventre de ma mère » revient très souvent, tant dans l'Ancien Testament que dans le Nouveau Testament. Car la mère, dès la conception, transmet une attitude face à la vie, sa vocation commence dès l'instant où les cellules se multiplient. A. Murray disait : « Le sein maternel est l'atelier du Saint-Esprit ».⁵ La personnalité de l'enfant se forme déjà dans le sein maternel (Jr 1:5 ; Ps 139 :14, 15) sur tous les plans, physique, psychique et spirituel (Jn 13:7 ; Lc 1:39 à 45 ; Ga 1:15). Aujourd'hui d'ailleurs la psychiatrie de l'enfant vient confirmer les données bibliques : « Nous savons que les émotions de la mère agissent sur l'afflux de sang venant au bébé, sur l'apport d'oxygène et l'influencent en général dans d'autres domaines physiques ». ⁶

Lorsque Elisabeth apprend qu'elle est enceinte (Lc 1:24), elle se « cache ». De même Marie quitte son village pendant trois mois pour séjourner chez sa cousine (Lc 1:56). Selon les coutumes bibliques en usage, ces deux femmes se sont retirées loin du stress familial pour prier, lire la Bible, chanter des cantiques, et bénir l'enfant qu'elles portent. Même la prière devait être une prière de louange, le combat spirituel étant considéré comme dangereux pour la jeune vie en formation.

On raconte qu'un jeune pasteur, tout en se réjouissant de devenir père, était attristé d'apprendre que sa femme ne serait plus une collaboratrice à part entière dans le ministère, « Monsieur, lui avait dit le médecin, quand une femme fait un enfant, *elle travaille.* »

C'est certainement une des raisons pour lesquelles Jésus-Christ est venu sur la terre par le moyen d'une femme. Il a pu ainsi expérimenter tous les aspects de la vie humaine dès *le stade prénatal*. C'est pourquoi il peut secourir tous ceux qui souffrent et qui sont tentés (Hé 2:18), venir dans nos souvenirs et guérir nos blessures intérieures mêmes celles de notre vie prénatale. Si donc nos enfants sont nés après une grossesse difficile, ne nous laissons pas culpabiliser et décourager. Le Christ sait pourquoi nous et notre enfant avons eu de la peine. Nous n'étions pas seules dans ces mois d'angoisse. Jésus était avec nous. Revivons cette période avec sa présence, pleurons

5 A. Murray, *How to raise your children for Christ.*

6 Cité par J. et P. Sandford dans *Restoring Christian Family*, 129.

avec lui, et laissons-le nous délivrer de ce rejet et de cette récolte qui nous tourmentaient. Le Christ libère alors l'enfant de ce lien secret et profond qui a faussé sa croissance. C'est comme le jardinier venant au matin de la Résurrection couper le lierre qui enfermait et étouffait à sa racine notre enfant. Alors « pour vous qui craignez Mon nom se lèvera le soleil de la justice, et la guérison sera sous vos ailes. Vous sortirez et vous sauterez comme les veaux d'une étable. » (Ml 3:20).

2. *La femme : une formatrice*

La femme au sein de sa famille est une formatrice.

Dans une société de robotisation et de mécanique, nourri par sa mère qui le touche, le berce, le caresse, nomme tout son corps sans rien omettre, l'enfant sait qu'il existe, se sait accepté comme créature unique et merveilleuse. Fêtée pour ses premières règles, admiré pour sa première pollution nocturne, nos adolescents grandiront dans une paisible conscience corporelle que pourront affiner le sport et la prière.

Dans une société d'égalitarisme, de non-directivité manipulatrice, voix qui l'appelle par son nom et est à l'image du Dieu omniprésent, qui s'est défini comme le « Je suis là ». Sans le savoir, l'enfant fait l'expérience inébranlable du psalmiste « le Seigneur est près de moi, je ne trébuche pas ». L'adolescent cherchant le sens de l'amour saura que si le romantisme est important, la volonté d'aimer, même quand l'autre n'est pas aimable, est la plateforme pour une vie conjugale durable et épanouissante.

Dans une société d'égalitarisme, de non-directivité manipulatrice, l'enfant voit sa mère se soumettre à plus important qu'elle. Elle s'incline. Dieu est au-dessus d'elle dans une relation visible. Une mère délaissée par son conjoint a réalisé, bouleversée, que l'autorité de la Parole — dans les cultes de famille avec ses deux fillettes —, dressée comme arme contre le découragement et posée sur les épaules comme un manteau d'amour, avait remplacé l'autorité défaillante du père.⁷ Devenu étudiant ou apprenti, le jeune saura reconnaître et accepter l'autorité et pourra à son tour exercer l'autorité dans sa sphère d'intérêt. Un journaliste britannique demandait à la mère de Churchill : Qu'avez-vous fait pour que votre fils devienne ce chef d'une nation ? Et cette dame répondit : Je lui ai appris à obéir !

Dans une société d'individus juxtaposés qui se présente souvent comme un agglomérat de grains de sable, du « chacun pour soi », l'enfant fait l'apprentissage du partage, du sacrifice, de l'hospitalité en voyant sa mère être disponible à autrui dans son foyer ou dans sa profession ; il saura, avant qu'on le lui enseigne, que Dieu est celui qui nous accueille, tels que nous sommes. C'est, je crois, le grand

avantage d'une famille ouverte aux besoins missionnaires que d'avoir une ouverture à l'échelle du monde, et d'avoir grâce aux hôtes de passage des conversations qui touchent inévitablement à l'histoire, à la géographie, à la sociologie et à la politique.

Dans une société dépendante de l'Etat, où les droits ont effacé la notion de devoir, l'enfant qui est habitué à participer à des tâches domestiques régulièrement pour aider sa mère active (bénévolat ou activité rémunérée), et qui connaît très jeune certaines contraintes, entrera plus facilement qu'un enfant laissé à lui-même, dans une vie de disciples. « Les déficiences de l'aptitude à vivre en société, à aimer, à prendre un engagement, chez beaucoup d'enfants élevés impersonnellement, ont montré qu'une condition fondamentale de la future stabilité psychologique du nourrisson est sa relation solide à une personne qui sert de référence (Christa Meves).

Dans une société de loisirs, d'insouciance, de non-rupture, qui infantilise les Cendrillons et les Peter Pan de notre époque, la mère chrétienne va œuvrer en vue de l'autonomie de son enfant. Car le jour du sevrage vient, première manifestation d'indépendance du petit. Abraham a fait une fête extraordinaire le jour où Isaac a été sevré (Gn 21:8). Mais cela fut difficile pour Sara qui manifesta d'ailleurs vivement sa frustration et son énervement (Gn 21:9 à 13). Cette vocation de mère nourricière peut facilement se transformer en surprotection. Or, redisons le très fort, la mère *n'est pas le sauveur de ses enfants*. C'est à nous, mère, de détacher les cordons ombilicaux qui nous attachent à chacun de nos enfants, et de les relier au Père. Ainsi *nous n'ajoutons pas des orphelins* dans ce vaste monde déboussolé, mais des adolescents responsables : c'est à nous, dans un acte solennel, de casser le joug parental qu'il était bon que l'enfant porte dans sa jeunesse, mais plus dans sa stature d'adulte.

Car une surprotection étouffante crée des impuissants pour la société, comme les *Enfants de Jocaste*.⁸ Et il s'agit d'une attitude de cœur libératrice, où le conflit mère au foyer ou pas sonne faux dès que l'enfant a atteint son autonomie psychique. Dan Kiley parle des victimes du « syndrome de Peter Pan », ces hommes qui ont refusé de grandir, parce que leur entourage les a toujours justifiés dans leur infantilisme désarmant et touchant, leurs erreurs et leurs faiblesses. Ils finissent par rejoindre « la tribu des enfants perdus », exploitant l'amour de leurs proches, victimes navrantes d'une éducation de non-rupture. Or, toute la Bible est un cheminement de rupture et culmine à la Croix.

3. La femme : une consolatrice

La femme au sein de sa famille est consolatrice. Cette vocation de tendresse est rappelée de plusieurs manières dans la Bible. Les Psau-

8 C. Oliver, *Les Enfants de Jocaste* (Paris : Denoël, 1980).

mes 25:6 et 116:5 emploient pour désigner la tendresse de Dieu le mot *rahamin* qui désigne les entrailles maternelles et évoque l'émotion viscérale qu'éprouve la femme pour ses enfants. Le verset central est, bien sûr, « comme une mère console sur ses genoux son fils » (Es 66:13). C'est un instinct que certains ont voulu nier. Combien la vengeance de la nature a été cruelle. A vouloir niveler le rôle de l'homme et de la femme, à vouloir les rendre interchangeables, nous avons émoussé leur vocation, et c'est en dehors de la famille que nos jeunes ont cherché ces valeurs d'autorité et de tendresse. Je crois personnellement que c'est la raison du succès de certains « gourous » et de leur communauté qui « maternent » et dressent à la fois des jeunes en mal de tendresse et d'autorité.

Nous touchons du doigt *la difficulté qu'il y a à parler de la femme seule*, sans examiner sa relation dans le couple. Car une femme sera d'autant plus épanouie dans son rôle de mère que son mari aura su l'aimer, la valoriser, la sécuriser, la considérer comme son vis-à-vis, et non comme son ombre ou comme une mineure.

Car il faut bien préciser, dans cet article, que le rôle de consolatrice n'est pas synonyme de recluse. Est-il besoin de redire que, dans une société ouverte à toutes les sciences occultes, la femme qui resterait passive se verrait immédiatement assaillie par des tentations de manipulation, et dotée par l'Ennemi de facultés médiumniques destructrices pour elle et son entourage. Je crois qu'on a là l'explication du rejet et de la révolte spirituelle de certains adultes d'aujourd'hui, qui ont souffert de vivre dans une famille où la mère transmettait un double message de foi réelle et de tristesse résignée, mortelle et manipulatrice. De plus, une mère ne pourra consoler valablement que si elle-même a cassé le joug parental qu'elle a porté dans sa jeunesse. Culpabilisée, cloisonnée, bloquée dans son propre processus de maturité, son identité de femme est probablement amputée de nombreuses richesses et d'un dynamisme entraîneur.

Libérée de son statut d'enfant, la mère peut alors s'élanter dans la vie, comme dans une carrière, avec la joie d'une héritière, développer ses dons et ses centres d'intérêt, confiante dans l'avenir. « Quand j'ai cessé de voir ma mère avec mes yeux d'enfants, j'ai découvert la femme qui m'a aidée à accoucher de moi-même ».

QUE DIRE EN CONCLUSION ?

Comme l'expose France Quéré avec humour, il n'a pas été difficile aux femmes de prouver leur égalité en réussissant professionnellement dans tous les domaines jusque-là dominés par les hommes.⁹ Mais n'est-ce pas une demi-victoire ?

⁹ F. Quéré, *La Femme Avenir* (Paris : Ed. Seuil, 1976).

Osons croire que notre égalité n'est pas seulement d'ordre économique, mais d'ordre créationnel. Tant que nous autres, femmes, n'avons pas accueilli dans nos cœurs cette promesse réalisée à Pentecôte nous serons toujours frustrées, insatisfaites, perpétuellement en quête d'une reconnaissance, tendues. Et nous ne transmettrons à notre famille qu'une attitude de constante revendication et d'instabilité. Il faut que nos familles soient nourries de l'Esprit de Pentecôte.

Il ne s'agit pas — comme le font certains féministes — de prétendre que la société sera sauvée par la femme, détentrice de toutes les vertus du cœur, alors que l'homme est animé d'un esprit de conquête et de destruction. C'est *tout* le Conseil de Dieu que nous recherchons ; nous refusons tout manichéisme menteur. « L'Éternel est avec vous quand vous êtes avec lui ; si vous le cherchez, vous le trouverez ». (2 Ch 15:2) « Vous donc, fortifiez-vous, et ne laissez pas vos mains s'affaiblir, car il y aura un salaire pour vos œuvres. » (v. 7).

S'il y a une quelconque idolâtrie de notre sexe, une sorte de royauté usurpée, nos enfants pourraient bien un jour enlever « notre couronne », comme « le Roi Asa le fit avec sa mère, parce qu'elle avait fait une idole pour Astarté. » (2 Ch 15:16).

Osons croire que nous sommes des personnes uniques, avec des cœurs de mères, conscientes d'accomplir, au travers de nos familles et dans notre société, un rôle de charnière, bien spécifique à tout ce qui fait notre personnalité.

L'HOMME DANS LA CRÉATION ET DANS LA FAMILLE

Germain NICOLE*

Il n'y aurait, sans doute, pas de problèmes ou du moins assez peu si, pour le sujet que nous abordons, il n'y avait qu'à expliquer et à expliciter les textes bibliques qui le concernent. Seulement, avec l'évolution des mœurs et l'apparition des idéologies majeures de notre temps, tout est devenu compliqué. Evidemment, nous n'avons pas à discuter ici avec ceux, de plus en plus nombreux, qui ne veulent plus de la révélation chrétienne parce qu'elle serait le reflet de civilisation et de culture dépassées. Il ne faut pas s'étonner si ces personnes d'obédience marxiste ou restées bourgeois, ce qui ne veut pas dire forcément moins matérialistes, ont sur la place de la femme dans la création — c'est le point essentiel de la controverse — une conception différente de celle des prophètes, des apôtres ou du Christ lui-même.

UN POINT DE VUE NON FONDAMENTALISTE...

Nous devons par contre, prendre davantage au sérieux ceux pour qui la Bible reste un livre inspiré. Il faut cependant faire une distinction entre ceux qui la considèrent seulement comme un livre de référence, indiquant dans quel sens résoudre les questions sans que la lettre des textes les lie, et ceux pour qui elle est la Parole même de Dieu, aussi bien quand elle rappelle la Loi que lorsqu'elle annonce l'Évangile. Avec les premiers, nous ne pouvons pas davantage entrer en dialogue qu'avec ceux qui ne veulent plus du « judéo-christianisme ». Les autres doivent être entendus.

Il en est ainsi, en particulier, pour Gérard Pella, qui, dans la revue *Hokma*, a publié un article intitulé « Voile et soumission ? Essai d'interprétation de deux textes pauliniens concernant le statut de l'homme et de la femme ».¹

* Germain NICOLE est Pasteur dans l'Eglise Réformée à Orbe en Suisse.
1 G. Pella dans *Hokma* 30 (1985) 3-20.

L'orientation de cette revue est évangélique. On y a lu des articles sur l'« inerrance biblique ». Pourtant, Pella y prend une position assez inattendue. Il commence par se distancer de ce qu'il appelle l'école fondamentaliste, pour qui la Bible est la Parole de Dieu, infaillible et normative pour toutes les époques, et qui étudie un texte biblique sans se préoccuper de savoir si le contexte culturel dans lequel il a été rédigé peut avoir une quelconque incidence sur la manière de l'interpréter. Nous ne pouvons qu'être d'accord avec cette mise en garde, mais nous avons peine à le suivre quand il ajoute : « Cette approche pose, sur le plan pastoral, un grave problème : elle appelle nos contemporains non seulement à une conversion mais à une transculturation lorsqu'elle impose aux relations hommes-femmes des modèles hiérarchiques qui n'ont plus cours dans notre société ». ²

Ainsi, notre auteur ne nie nullement que, dans les textes sacrés pris dans leur sens le plus directement évident, il est postulé, pour les relations hommes-femmes, un modèle hiérarchique, mais il affirme tranquillement qu'un tel modèle n'a plus cours dans notre société et que, par conséquent, il faut interpréter ces textes en fonction de la nouvelle manière de voir. N'est-ce pas soumettre le texte à l'autorité d'une mode, peut-être passagère, et se refuser, somme toute, à le prendre véritablement au sérieux ?

Bien sûr, l'étude de Pella est intéressante ; mais il a dit l'essentiel de son propos avant même d'avoir étudié les textes qu'il propose à notre attention. La question est, précisément, de savoir si nous pouvons écarter, aussi légèrement, ce qu'il appelle le modèle hiérarchique !

BIBLE ET HIÉRARCHIE

L'idée hiérarchique a mauvaise presse en cette fin du 20^e siècle. Elle est rejetée non seulement sur le plan conjugal, mais aussi sur celui de l'organisation de l'Eglise, où l'on postule l'égalité des ministres, quels qu'ils soient. Des essais sont faits, comme on sait, pour l'éliminer dans les entreprises industrielles et commerciales ; l'autorité des magistrats est sinon contestée, du moins sensiblement écornée ; et l'honneur que les enfants doivent à leurs parents s'amenuise dans la pratique, en attendant que la pédagogie théorique ne le déclare anachronique.

Or, comme l'écrit Franz J. Leenhardt : « on ne peut échapper à l'impression que Paul voyait le monde comme ordonné dans des degrés hiérarchiques. Une certaine inégalité de droits découlait naturellement de cette disposition, quoiqu'elle fût toujours liée à une réci-

procité de devoirs. Le devoir de soumission, n'est comparable nulle part à un esclavage, ni le droit de se faire obéir à une tyrannie ». ³

De son côté, Francis Schaeffer, dans un article intitulé « Pour un christianisme de contestation », paru dans la présente revue, a écrit : « Je crois que Dieu a établi certaines fonctions assorties d'un pouvoir qui ne relève pas de la personne qui l'exerce. Il s'agit des relations entre époux, entre parents et enfants, entre employeurs et employés, entre ministres de l'Eglise et fidèles, entre l'Etat et les citoyens. Quatre de ces relations sont évoquées ensemble à deux reprises, dans les épîtres de Paul. Dieu a institué ces fonctions pour limiter le chaos qui régnerait immanquablement dans un monde corrompu par le péché, où chacun serait son propre dieu pour lui-même, établissant ses propres normes. Mais cela ne signifie pas que Dieu veut que l'exercice de ces pouvoirs donne lieu à l'arbitraire et soit sans frein ». ⁴

LE REFUS DU RÉEL

Le problème fondamental est, en fait, le refus de la réalité, attitude adoptée par beaucoup d'intellectuels. L'idéalisme, qui tend à soumettre toute existence à la pensée et qui, par conséquent, ne craint pas trop de nier la réalité concrète — poison qui se distille depuis deux siècles au moins dans la pensée occidentale — a un de ses aboutissements dans la question qui nous occupe. C'est dans le droit fil de cette idéologie que Simone de Beauvoir a pu déclarer : « On ne naît pas femme, on le devient ! » et qu'Elisabeth Badinter n'hésite pas à proclamer : « L'humanité va vers l'indifférenciation des sexes, en fait vers l'androgynat... » ⁵ De telles affirmations sont ce qu'il faut bien appeler des sottises. Mais un tel besoin d'égalité avec le sexe mâle a certainement été favorisé par la démission des hommes, qui depuis des générations ont laissé aux femmes les tâches essentielles de la formation spirituelle et morale des enfants. L'assaut « sexiste » de notre temps ne peut rencontrer chez eux qu'une résistance affaiblie...

C'est pourtant un des aspects majeurs du refus de la révélation chrétienne. En effet, à la première page de la Genèse, il est expressément écrit : « Dieu créa l'homme à son image ; à l'image de Dieu il le créa ; mâle et femelle, il les créa ». ⁶ Cette affirmation n'est jamais remise en question dans la suite des livres sacrés.

Il faut suivre Karl Barth quand il écrit : « La relation entre l'homme et la femme est la *seule* qui repose sur une différenciation structurelle et fonctionnelle... L'être humain n'existe jamais ni nulle part en soi ; toujours et partout, il est un être *masculin* ou un être

3 F.J. Leenhardt, *Le chrétien peut-il servir l'état ?* (Genève : Labor, 1939) 31

4 *La Revue Réformée* 141 (1985) 1.10

5 *Journal Construire* du 11.6.86

6 Gn 1:27 (TOB)

feminin... Aucune *différenciation* entre les hommes ne va si profond que celle en vertu de laquelle l'être masculin et l'être féminin sont si totalement dissemblables ».⁷

Et il ajoute, dans la suite de sa méditation : « La disjonction et la conjonction de l'homme et de la femme, de leur autonomie et de leur dépendance sexuelle, obéissent à un *ordre déterminé* »... Bien sûr, « chaque mot prête à malentendu et devient dangereux lorsqu'il s'agit de décrire cet ordre. Mais cet ordre existe ! Et tout serait nul et non avenu si l'on faisait abstraction de son existence, si l'on ne reconnaissait pas qu'il est aussi un élément du commandement de Dieu, si, en un mot, on le laissait au hasard. Si ce n'est pas l'ordre qui préside à l'existence et à la cœxistence de l'homme et de la femme... c'est le désordre (il n'y a pas de troisième possibilité). Tous les malentendus et tous les abus auxquels peut donner lieu, donne lieu et donnera toujours lieu la notion d'ordre ne saurait nous empêcher de l'appliquer à l'aspect de la réalité auquel elle renvoie... Ordre veut dire *succession*, ordre veut dire *ordonnance* dans le temps et dans l'espace, hiérarchie, « surordination » et subordination ».⁸

Ce qui ne suppose, à vrai dire, aucune supériorité de l'un par rapport à l'autre. L'un et l'autre doivent être soumis à l'ordre voulu par Dieu, chacun est appelé à son obéissance particulière. On peut refuser cet ordre comme le fait Elisabeth Badinter, quand elle déclare : « Le monde cesse d'être séparé en sphères masculine et féminine. Ce qui compte, c'est le Moi, le droit de s'aimer soi-même ». ⁹ Tel est l'aboutissement logique d'une manière de voir dont certains acceptent les prémisses, sans se rendre vraiment compte où cela pourrait les mener !

Remarquons, pour terminer, qu'il ne faut pas qu'on vienne nous objecter Galates 3:28 ; ce texte, correctement interprété, proclame l'égalité devant le salut et non pas sur le plan de la création.

CONSÉQUENCES FÂCHEUSES

Le refus de cette hiérarchisation, quelles qu'en soient les motivations, n'est pas sans conséquences pratiques. Rousas John Rushdoony¹⁰ remarque qu'une association de partenaires entièrement égaux a une tendance fatale à ne pas durer et que, par conséquent, si le mariage en vient à être considéré comme une association du même ordre, il ne devient rien d'autre qu'une association temporaire. Or ce type d'association favorise la pratique du divorce la plus détestable qui soit, qui est celle du divorce par consentement mutuel,

7 K. Barth, *Dogmantique*, t. 15 (Genève : Labor, 1964) 120s

8 *ibid.* 174s

9 *Construire*, art. cit

10 R. Rushdoony, *The Institutes of Biblical Law* (Nutley, N.J : Craig Press, 1973) 159-164 cité dans « La famille et ses adversaires » publié par l'Association vaudoise de parents chrétiens.

souvent pour une cause frivole, simplement parce que l'un ou l'autre des conjoints veut reprendre sa liberté brimée par le mariage, et non par l'époux ou l'épouse : et ceci sans tenir compte des enfants.

Mais le plus fâcheux, c'est qu'aucune instance de décision dernière n'existant plus dans le couple, il faudra, en cas de conflit, même mineur — heureusement, on peut estimer que rares seront ceux qui auront recours à cet ultime moyen — demander l'intervention du juge civil.

Cela correspond assez à la vision actuelle de la société — et, par conséquent, de l'Etat qui la structure — de vouloir se mêler de tout, jusques et y compris des affaires les plus purement personnelles. L'institution du mariage et l'organisme qui en résultait, à savoir la cellule familiale, étaient un rempart extrêmement fort contre le totalitarisme, qu'il soit le fait de la société elle-même ou de l'Etat. Avec la famille, il y avait la possibilité d'une certaine liberté, ne serait-ce que dans l'orientation spirituelle qu'on entendait garder ou dans la manière d'élever les enfants. La famille atomisée, — il y a longtemps que les marxistes s'en sont avisés — n'offre plus de résistance aux prétentions de l'humanisme ; car, en fait, ce qui est visé, parfois très inconsciemment, c'est la foi chrétienne ; mais cela peut aussi avoir des répercussions dans d'autres domaines, celui du patriotisme par exemple.

Qu'on le veuille ou non, chaque cellule de la société — la famille ne faisant pas exception — a besoin d'un chef pour maintenir sa cohésion ; il faut la grouper autour de quelqu'un qui la dirige et il saute aux yeux que pour cela une autorité est nécessaire. Et dans le couple, quelle sera-t-elle, si ce n'est celle du mari ?

LA RESPONSABILITÉ DE L'HOMME

Il est précisé, dans Genèse 2: 18, que la compagne d'Adam lui est donnée comme aide, ce qui presuppose que l'homme a une primauté de fait.

Cela ressort aussi de 1 Pierre 3:7, où l'apôtre recommande aux maris : « Montrez de la sagesse dans vos rapports avec un sexe plus faible ». Roland de Pury, dans son fameux commentaire de la première de Pierre rédigé en prison, ne craint pas d'écrire (l'oserait-il encore aujourd'hui ?) : « Il faut qu'aussi vous sachiez à quelle prudence vous appelle cette faiblesse et tout ce qu'elle implique pour le caractère de vos femmes. Elles sont plus impressionnables, plus susceptibles, plus nerveuses, confondant plus facilement leurs rêves et la réalité. Sans cette sagesse, vous serez souvent tentés de leur en vouloir pour certaines réactions qui sont les conséquences lointaines de leur tempérament ».¹¹

11 R. de Pury, *Pierres vivantes* (Neuchâtel : Delachaux, 1944) 92

Evidemment, cette tâche de direction ne peut être accomplie qu'avec la collaboration de la femme. Comme le dit excellement F.J. Leenhardt : « La femme a des qualités complémentaires sans le jeu desquelles les qualités de l'homme se pervertissent ». ¹²

Barth, de son côté, d'une manière plus positive, écrit avec non moins de raison : « L'homme prend simplement la place qui lui est assignée et que, dans l'obéissance, il ne peut occuper qu'avec humilité, mais aussi en étant conscient qu'il précède la femme, c'est-à-dire que, dans l'existence et l'activité qui leur sont communes à tous les deux, il est celui qui doit stimuler, conduire, réveiller, prendre l'initiative. Non pas pour soi et encore moins contre elle, non pas en s'élevant et encore moins en l'humiliant, mais, au contraire, toujours en s'abaissant lui-même »... ¹³

Par contre, je reste un peu hésitant face à la manière de voir de G. Pella : « Je suggère de comprendre ce statut de l'homme-tête par analogie au statut d'un animateur de groupe. Son rôle n'est pas de donner des ordres, de prendre toutes les initiatives, d'imposer son point de vue, mais de veiller que l'objectif commun soit atteint ». ¹⁴ Sans doute, la collaboration de la femme est-elle essentielle, mais l'homme reste responsable et il ne peut se contenter de capter les avis ; il doit mener, dans une certaine mesure tout au moins...

L'AUTORITÉ. DEVOIR DE L'HOMME

Il fut un temps où l'homme, autocrate, avait tendance à écraser les femmes. Encore qu'il faille joliment relativiser ce que d'aucuns prennent pour une constatation ! Déjà l'Ancien Testament nous en donne un exemple extraordinaire et bien connu à la fin du livre des Proverbes, avec l'éloge de la « femme vaillante ». ¹⁵ Et saint Paul, qu'on accuse trop vite de misogynie, a donné à la femme une place que la civilisation grecque et la pratique juive lui refusaient ; et il est probable que son exemple a été suivi par les communautés qu'il a fondées.

Il y a surtout le texte-clef des Ephésiens : « Maris, aimez vos femmes, comme le Christ a aimé l'Eglise et s'est livré lui-même, pour elle »... ¹⁶ Comme on l'a fait souvent remarquer, cet appel au sacrifice adressé au mari compense pleinement, et même au-delà, le « Femmes, soyez soumises à vos maris, comme au Seigneur » qui précède. ¹⁷

Aujourd'hui, avec le triomphe de l'idéalisme que j'ai signalé, qui

¹² *ibid.* 33

¹³ Barth, *Dogmatique*, 15; 176

¹⁴ Pella, art cit. 18

¹⁵ Pr 31:10ss

¹⁶ Ep 5:25

¹⁷ Ep 5:22

se traduit essentiellement, en ce qui concerne notre sujet, par le refus intellectuel — en fait, le féminisme est surtout un mouvement d'intellectuelles ! — de la hiérarchie naturelle et biblique qui doit structurer le couple, un autre discours doit être tenu, qui se résume en une très courte phrase : l'homme doit retrouver sa mission originelle, qui est d'incarner l'autorité.

Il ne s'agit pas d'une revendication, mais de la simple prise de conscience d'un état de droit, d'y voir une responsabilité, un devoir et, comme nous venons de le voir dans l'épître aux Ephésiens, un sacrifice. L'exercice de la direction demande autrement plus d'engagement que la situation de subordonné ; les patrons d'entreprises industrielles ou commerciales en font tous les jours l'expérience !

Si l'homme du 20^e siècle avait pleinement assumé ses responsabilités de chef, les problèmes se poseraient autrement. Il y a belle lurette qu'on dénonce la démission masculine, en particulier en ce qui concerne l'éducation des enfants.

FACE AUX ENFANTS

Il est évident que l'autorité parentale est celle de la mère tout autant que celle du père, si l'on se réfère au commandement du Décalogue. Mais, dans la ligne de ce que nous avons écrit, le père a, quand même, le premier rôle. C'est, du reste, ce que laisse entendre Ephésiens 6:4, où il est écrit : « Et vous, pères, n'irritez pas vos enfants, mais élevéz-les en les instruisant selon le Seigneur ».

Mais ce verset indique aussi une piste qui est essentielle pour notre propos. La tâche du père, et probablement de tout éducateur, et aussi, finalement, de la mère, n'est pas seulement d'imposer une autorité pour elle-même. Leur mission est d'abord de transmettre ce qu'ils ont reçu, la connaissance de la Loi, si nous sommes en terrain vétéro-testamentaire et, dans l'optique de la nouvelle alliance, surtout celle de l'Evangile, sans pour autant que la Loi soit négligée.

Le père, — la mère aussi, bien sûr, mais un peu en retrait — doit être l'aîné qui a vécu avant les enfants, qui les dépasse par son expérience et son savoir. Les enfants ne sont pas « la chose » de leurs parents, mais des apprentis qui leur sont confiés et assujettis afin d'être initiés par eux à la vie.

C'est là, une situation traditionnelle, tellement traditionnelle qu'elle apparaît normale même au moins averti. Depuis longtemps (depuis quand ? c'est une question qui mériterait d'être creusée), il est entendu que c'est la mère qui est chargée de l'éducation religieuse des petits. Et cela ne va pas sans une réelle dépréciation de cette tâche, dépréciation qui a trouvé son expression dans la fameuse formule allemande : « Kinder, Kirche, Küche ». A l'homme, les choses importantes, à la femme, celles qui le sont moins !

Ici, un redressement est absolument nécessaire. L'homme ne doit pas être à ce point accaparé par sa profession ou ses affaires, ou, ce qui est encore plus fâcheux, par ses activités politiques ou sportives, qu'il se décharge sur sa compagne de la « seule chose nécessaire ». ¹⁸

HALTE A LA FÉMINISATION !

Le retour à la **primaute** de l'homme, si l'on ne veut pas qu'il soit vœux pieux, doit toucher l'ensemble des relations sociales et pas seulement la sphère familiale. Or notre civilisation se féminise de plus en plus ! Certes, de tout temps, la société humaine a été sensible aux pulsions émotionnelles. Les révolutions n'ont jamais été des temps de rationalité, parce que mouvements de foules plus ou moins manœuvrées par des meneurs qui ont toujours su utiliser à leur profit les passions collectives.

Là encore, l'homme authentique est celui qui domine ses sentiments pour prendre avec pondération les décisions qui s'imposent en vue du bien commun. Sans doute, il y a en politique des « dames de fer », plus fermes, dans leurs décisions, que leurs « homologues » masculins, mais cela ne va pas sans choquer un peu l'opinion, qui attend précisément du sexe féminin une sensibilité particulière, qu'elle n'exige pas forcément des hommes au pouvoir. La mission de ceux-ci est d'avoir de l'autorité et de ne pas hésiter à prendre leurs responsabilités. Surtout en notre temps, où l'on n'a que trop tendance à se réfugier derrière les conseils et les comités de toutes espèces, où l'on ménage la chèvre et le chou, où les compromis, souvent nécessaires, ne sont pas le fruit de mûres réflexions, mais la juxtaposition de sentiments pas toujours fondés.

Du domaine politique, impossible de ne pas passer à celui de l'Eglise. Car là, plus peut-être que partout ailleurs, la féminisation va son train. Au point qu'en cette fin de siècle, le ministère pastoral féminin, dont il n'était pas question il y a à peine 50 ans, est considéré comme allant tellement de soi que ceux qui y mettent encore des points d'interrogation et, plus encore, les Eglises qui le refusent sont tenus pour définitivement aveuglés.

Et, pourtant, il y a la pratique constante, attestée par l'Ecriture et 19 siècles d'histoire ; il y a I Timothée 2:12, où il est précisé que la femme ne doit pas prendre autorité sur l'homme. Bien sûr, on peut toujours, pour mille raisons, toutes plus péremptoires les unes que les autres, évacuer ce texte. Mais, pour celui qui ne « *trie* » pas dans le témoignage scripturaire, il demeure, d'autant plus qu'il correspond à l'enseignement global de la Bible, tel que nous l'avons rappelé plus haut.

Mais il y a plus grave. Si le ministère pastoral féminin a pu être si

facilement accepté, c'est que depuis une ou deux décennies, les pasteurs refusent de plus en plus d'exercer l'autorité qui est attachée à leur fonction et que leur titre indique clairement, qu'on le veuille ou non. En passant, il est piquant de signaler, que selon une petite nouvelle diffusée en avril de cette année, à l'« Aventure des métiers », manifestation qui a eu lieu à la Villette à Paris, parmi les « métiers de l'âme », étaient signalés ceux « de missionnaire, de coopérant, de diaconesse, d'aumônier, de prédicateur... » Celui de pasteur serait-il en train de disparaître ?

Là encore, c'est la tâche de l'homme de manifester, dans la communauté, une autorité indispensable, mais qui doit être essentiellement service et sacrifice.

On a comparé le pasteur à un père de famille, veillant sur son troupeau, pour le nourrir, le fortifier et le protéger. On ne redonnera au mari sa place de chef de famille que si l'Eglise donne l'exemple.

CONCLUSION

L'homme doit donc être le porteur de l'autorité. Mais, précisément, parce qu'il y a hiérarchie, il doit lui-même se soumettre à son supérieur. Exactement comme dans l'armée : l'autorité d'un chef subalterne suppose le respect absolu des ordres reçus.

L'homme ne peut être un chef que dans la mesure où Dieu est reconnu comme le Seigneur dont on doit écouter et mettre en pratique la Parole. On comprend que notre époque, qui refuse l'autorité divine, tende à niveler toute hiérarchie, même celle qui a toujours parue évidente. L'autorité masculine, comme l'autorité parentale et, finalement aussi, celle des magistrats et des pasteurs n'est, dans une certaine mesure, concevable que pour ceux qui ont la foi. Le refus actuel de cette hiérarchie ne serait-il pas une simple réaction — naturelle et compréhensible — contre une autorité qui repose sur elle-même et qui, de ce fait est dangereuse ?

Notre génération en aurait moins peur si elle croyait au Dieu vivant.

L'INSTRUCTION RELIGIEUSE DANS LA FAMILLE

Léopold SCHÜMMER*

Il fut un temps où la société aidait le chrétien à réaliser la vie nouvelle reçue dans la communion du Christ ou, tout au moins, ne combattait ni ne contrariait cette réalisation. Aujourd'hui, la société perturbe le chrétien et déstabilise constamment le rapport que le culte et la piété tentent d'établir entre l'homme nouveau et le vieil homme. A notre époque, pour exister et accomplir sa mission, le chrétien doit être bien préparé et posséder les armes et la pratique du combat.

Cette disparition de la « protection sociale » survient alors que la compréhension de la famille se modifie, que les enfants se situent autrement dans la société et que la liberté dans plusieurs secteurs de la vie, et particulièrement dans l'univers de la sexualité, est vécu quasi sans liens avec le passé.

En été 1985, un sujet du magazine d'actualités, vu à la télévision hongroise, m'a bouleversé. Il traitait du satanisme aux U.S.A.¹ : l'église de Satan, la bible satanique², les groupes musicaux à succès diffusant la doctrine, les meurtres rituels, les envoutements, etc. C'est le comble de la décadence, la chute vertigineuse dans la barbarie, l'anti-désert. S'il est une question qui requiert, en priorité absolue, l'attention et la volonté de tous les chrétiens, c'est celle de la transmission de la foi. Il est grand temps de décréter la mobilisation générale. L'interrogation soucieuse du Maître interpelle directement chacun, aujourd'hui, dans l'Eglise universelle : « Mais, quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » (Lc 18:8).

Dans nos pays, l'Eglise ressemble souvent à une peau de chagrin. Les assemblées dominicales s'amenuisent au fur et à mesure des

* Léopold SCHÜMMER, professeur à la Faculté universitaire de Théologie protestante de Bruxelles, Maître de conférences à l'Université de Liège.

¹ D'après le Père Jean Vernette, Vicaire général du diocèse de Montauban et chargé de recherche sur les sectes, il y aurait en France 80 à 100 000 adorateurs de Satan. Je ne connais pas les chiffres belges, mais de tels groupes existent aussi en Belgique et aux Pays-Bas. J'ai vu une église de Satan à Amsterdam, il y a dix ans.

² Imitation qui confirme le jugement de Calvin : « Je n'ignore pas que Satan... se fait toujours singe de Dieu, et se contrefait pour s'insinuer sous ombre de l'Ecriture, pour tromper le cœur des simples... » *Institution chrétienne* 1.8.2

décès. La relève ne se réalise plus normalement : les départs l'emportent sur les arrivées. Des bras jeunes ne prennent plus en nombre suffisant le flambeau de la foi des mains défaillantes.

La réalité de la promesse ne laisse place à aucun doute : « ...les portes du séjour des morts ne prévaudront pas contre l'Eglise » (Mt 16:18). Cette certitude ne peut nier une évidence : les vagues de l'histoire charrient leurs questions. Questions qui nous interrogent toujours. Que sont devenues les grandes et belles communautés nord-africaines qui ont donné au monde saint Augustin et saint Cyprien ? Pourquoi ont-elles disparu ?...

La difficile situation générale de cette fin de siècle et les rudes assauts de Satan contre l'Eglise nous invitent à demander à ceux qui, les premiers, ont exprimé notre expérience ecclésiale comment ils envisageaient, en leur temps, la transmission de la foi.

La ressemblance des temps augmente encore l'intérêt de cette quête. En collectant des renseignements sur la transmission de la foi dans la famille et sur la prière familiale, une fois de plus m'a frappé la ressemblance entre notre époque, le temps de la Réforme et celui de l'installation de l'Eglise dans le monde gréco-romain. Ces temps de profonds bouleversements exigent un christianisme engagé, lucide, imaginatif et audacieux. Aujourd'hui, une Eglise de convention et de routine n'a, comme avenir réaliste, que ses propres funérailles.

Pour répondre aux questions de demain, il faut aussi examiner les réponses d'hier. Il est légitime de chercher à savoir où nos pères ont puisé pour nourrir leur foi et, l'ayant entrevu, de nous demander si leur pratique n'offre pas une solution à nos problèmes. La leçon que G. de Félice tirait de ses travaux garde toute sa valeur : « Toute Eglise qui ne va pas se retremper incessamment à ses sources premières se condamne à périr »³.

I. PÈRE ET MÈRE, MINISTRES DE DIEU DANS LE FOYER. ÉVÊQUES DOMESTIQUES

La Réforme a bien situé le cœur de la question si actuelle de la transmission de la foi : la famille. Mais elle n'a pu se dégager complètement de l'emprise générale des esprits réservant les chose spirituelles à des hommes spécialement consacrés. Elle n'a pas dit clairement que les parents⁴ étaient les catéchêtes de leurs enfants. Elle leur a donné, certes, une place importante, mais elle a confié la fonction de catéchiser aux pasteurs. Cette tension souterraine éclate dans le

³ *Histoire des Synodes nationaux des Eglises Réformées de France* (Paris 1864) 6. Il termine ainsi ce paragraphe : « Qui ne sait pas cela, que sait-il ? »

⁴ On lit dans l'Ancienne Discipline, ch.11, Du Baptême XIX (*Discipline de l'Eglise Réformée de France*, éd. François Méjan, Paris 1947, 267) ce commentaire du Synode de Vitré 1573 : « ...le nom de père et de mère comprend, non seulement les plus proches qui ont engendré, mais aussi les ancêtres jusqu'à mille degrés... »

libellé du sous-titre du *Petit Catéchisme* de Luther « à l'usage des pasteurs et des prédicateurs peu instruits » et des rubriques de la Foi, du notre Père, du Sacrement du saint Baptême et du sacrement de l'Autel où l'on trouve inscrit, chaque fois : « comme un chef de famille doit le présenter, de très simple manière, aux siens ». L'introduction des prières est tout aussi instructive : « Comment un chef de famille doit enseigner aux siens à se signer (=prier) le matin et le soir » et « comment un chef de famille doit apprendre aux seins à dire le bénédicte et les Grâces »⁵.

Le Catéchisme de l'Eglise de Genève de 1542 révèle la même tension. L'Epître au lecteur présente en ces termes l'usage de l'Eglise ancienne : « On avait... les Ecoles et commandait-on à un chacun de bien endoctriner sa famille... »⁶ Connaissant l'estime de Calvin pour cette période qu'il tenait pour l'âge d'or de l'Eglise⁷, on s'attendrait à trouver un jeu de questions et de réponses entre le père et l'enfant. Or le Catéchisme met en scène le ministre et l'enfant.

Cette réserve émise, il convient de souligner que tous les textes du XVI^e siècle mettent bien en valeur la fonction d'initiation des parents.

Dans son traité de la vie conjugale, Luther décrit ainsi les rapports parents-enfants : « Ce qu'il y a de meilleur dans la vie conjugale... c'est que Dieu donne des enfants et commande de les éduquer pour le service de Dieu. Car le père et la mère sont assurément les apôtres, les évêques, les pasteurs des enfants lorsqu'ils leur annoncent l'Evangile. »⁸

L'enseignement de Calvin suit le même cours. Commentant Colossiens 4:15, il écrit de l'Eglise domestique de Nymphas : « Souvenons-nous que par une famille nous est donnée la règle de ce que doivent être toutes les familles des chrétiens, à savoir que ce soient autant de petites Eglises. C'est pourquoi que chacun sache que cette charge lui est donnée d'instruire sa maison dans la crainte du Seigneur, de l'entretenir en une sainte discipline, bref d'y ordonner une petite forme d'Eglise. »⁹ La note du verset 16 au sujet des épîtres canoniques qui « contiennent une doctrine perpétuelle et commune à tous les siècles » nous rappelle, s'il était nécessaire, que l'apôtre s'adresse aussi à l'Eglise de 1987.

5 Luther, *Œuvres VII* (Genève 1962) 173, 175, 179, 181, 183, 184.

6 *Bekenntnisschriften und Kirchenordnungen der nach Gottes Wort reformierten Kirche*, herausgegeben von W. Niesel (München 1938) 3. Auflage 3.

7 *Institution chrétienne* IV.1.1. « Maintenant afin que le tout nous soit familièrement déclaré et imprimé en notre mémoire, il sera expédié de reconnaître quelle a été la forme de l'Eglise ancienne en ces choses, vu qu'elle nous pourra représenter comme en un miroir cette institution de Dieu que nous avons dite... les évêques anciens... ont tellement compassé toute leur discipline et police à la seule règle de la Parole de Dieu, qu'on peut bien voir qu'ils n'ont rien eu d'étranger ou différent de celle-ci. »

8 1522. *Œuvres III* (Genève 1963), 248

9 (Aix-en-Provence 1978), 384

Le rôle particulier de la famille est souvent relevé par le réformateur picard. Dans un sermon sur 1 Timothée, il déclare : « La maison d'un fidèle doit être comme une petite Eglise. »¹⁰ Il ne s'agit pas d'un libre choix, mais d'une obligation. Calvin définit clairement la mission des parents : « amener tous ceux qu'ils ont en leur sujetion à une même société de foi, car les familles des fidèles doivent être autant d'Eglises. »¹¹

II. LE SAINT MARIAGE, FONDEMENT DE L'INITIATION

Ces petites Eglises que sont les familles, où les enfants reçoivent l'instruction, supposent le saint mariage. Sans lui, il n'y a plus ces cellules-Eglises. Ernest Naville, philosophe chrétien genevois du siècle dernier, nous a laissé ces pensées qui retrouvent aujourd'hui une étonnante actualité. « N'oubliez jamais que c'est la famille qui est la molécule vivante dont dépend, en très grande partie, le bien et le mal de la société générale... Elever l'enfant, le prendre sur la terre pour lui imprimer un mouvement d'ascension vers le ciel, c'est la tâche que doit commencer la famille, que doit continuer l'école, et que doit poursuivre l'Eglise... »¹²

Les Réformateurs clament d'une même voix que le mariage est l'œuvre de Dieu. Pour Luther, « Dieu a lui-même institué le mariage et... a ordonné d'unir l'homme et la femme, d'engendrer des enfants et d'en prendre soin. » Il accompagne cette constatation d'une appréciation qui pourrait couler de la plume d'un commentateur contemporain : « Les jeunes gens doivent... prendre garde lorsqu'ils lisent les livres païens et qu'ils entendent la récrimination commune, afin de ne pas se laisser empoisonner, car le diable n'aime pas la vie conjugale pour la bonne raison que celle-ci est l'œuvre et la bonne volonté de Dieu. »¹³

Bucer, dans le traité ecclésiologique qu'il compose en 1551 pour le roi d'Angleterre, Edouard VI, use d'un superlatif pour qualifier le mariage : « *sanctissima societas* ».¹⁴ La traduction française de 1558 se contente d'un positif : « ...cette sainte société, qui est la source de tout le genre humain ». Le choix de la fondation avant la chute illustre bien cette société « ... cette sainte et première conjonction de l'homme et de la femme. » La requête de Bucer au roi est claire «... rétablir cette première divine et sainte société de mariage. »¹⁵ Trois

10 23^e Sermon. COL III, 279

11 *Commentaire sur la Genèse* : 17, 12 (Genève 1961), 264

12 Hélène Naville. *Ernest Naville. Pensées religieuses et morales extraites de ses œuvres* (Lausanne 1918) 86, 93. Son appréciation de l'éducation a-religieuse est nette : « Refuser à l'enfant les horizons célestes, couper ses ailes naissantes, ce n'est pas l'élever, c'est l'abaisser. » *ibid.* 92. Il usait d'une norme précise pour apprécier le féminisme : « je cherche ce qui peut contribuer à la bonne organisation de la famille, pour l'appuyer, si je le puis, et ce qui contribuerait à la désorganisation de la famille, pour le combattre. » *ibid.* 86

13 *De la vie conjugale*. Œuvres III (Genève, 1963), 242

14 *De Regno Christi*, éd. Fr. Wendel (Paris-Gütersloh 1955), 152-153

15 *Du Royaume de Jésus-Christ...*, éd. Fr. Wendel (Paris-Gütersloh 1954), 113-114.

ans plus tôt, avant de quitter Strasbourg, il écrivait : « Il faut instruire fidèlement la population de la sainteté de cet état et de cette union ordonnés et bénis par Dieu pour tous les hommes à qui le Seigneur n'a pas adressé d'autre vocation... »¹⁶

Au moment où certains, même dans l'Eglise, prônent le concubinage en niant l'institution divine du mariage, il convient de souligner que dès la naissance de la théologie réformée, le mariage tient une place considérable dans la nouvelle synthèse. Fidèle fils spirituel de Bucer, Calvin parlera du lien matrimonial en usant d'un superlatif : « la plus sainte de toutes les conjonctions ». ¹⁷

Pour le réformateur de Genève, le mariage ne concerne pas deux personnes, mais trois. Il s'agira donc d'un discours s'inscrivant dans un triangle et non sur une ligne. On lit dans son *Commentaire sur la Genèse* (2:22) : « Moïse récite... que le mariage a été institué par Dieu. Car comme Adam n'a point pris femme à sa propre fantaisie, mais l'a reçue de Dieu telle qu'elle lui a été offerte et assignée on aperçoit mieux la sainteté du mariage, sachant que Dieu en est l'auteur. »¹⁸ Cette conception triangulaire du mariage exigera la présence de l'Eglise et de sa Tête, représentée par le ministre de la Parole de Dieu, son ambassadeur, et entraînera cette conséquence : « ...les noces ne sont point légitimes si elles ne sont pas dument consacrées par des prières et oraisons. »¹⁹ Expression qui recouvre la célébration ecclésiale du mariage.²⁰ L'intervention de Dieu dans le mariage va transformer toute infidélité en offense à Dieu : « ...outre l'injure qui est faite à l'homme, Dieu aussi y est gravement offensé. »²¹ La présence de Dieu avant le mariage pour le préparer et tout au long de la vie conjugale entraîne cette conclusion qui réunit si bien la Vierge Marie et toute mère chrétienne :...le fruit du ventre ne naît pas fortuitement, mais est compté au nombre des excellents dons de Dieu... » mais il y en a bien peu qui reconnaissent d'un vrai cœur que c'est de Dieu que vient la postérité qu'ils ont engendrées. »²²

III. LES PARENTS SONT INITIATEURS ET PAS SEULEMENT PROCRÉATEURS. L'INSTRUCTION RELIGIEUSE LEUR EST UNE OBLIGATION

Pour les pères et les mères, il ne suffit pas d'être chrétiens, c'est-à-

16 *Résumé sommaire de la doctrine et religion chrétiennes enseignées à Strasbourg depuis près de vingt-huit ans*, MDXLVIII, art. XXI. Le saint mariage, éd. Fr. Wendel (Paris 1951), 65, 67. En fin de phrase, il envisage le don de continence, qui constitue aussi une vocation (cf. Du Royaume de Jésus-Christ ; op.cit. 202)

17 *Commentaire de l'épître aux Ephésiens* (Aix-en-Provence 1978), 227. Comme un superlatif doublé !

18 op. cit., 59

19 *ibid.*, 366

20 *La manière de célébrer le Saint Mariage. La forme des Prières...* MDXLII. VI, VI, 203-208.

21 *ibid.*, 537

22 *ibid.*, 618

dire de croire, de pratiquer la foi, de tenter de partager, d'accueillir, de pardonner..., il faut impérativement transmettre la foi à sa descendance. De cela, le XVI^e siècle était intimement convaincu.

Luther use d'une dure franchise : « Si...tu es pieux et saint... », en n'élevant pas tes enfants dans la crainte et la connaissance de Dieu « à cause de tes propres enfants, tu mérites l'enfer. »²⁴ Calvin exprime ainsi cette impérieuse nécessité : «...l'Ecriture ne commande pas seulement que les fidèles chantent des louanges à Dieu parmi ceux de leur génération, mais leur commande aussi d'instruire leurs enfants aux offices de la piété pour étendre le service de Dieu jusqu'à leur successeurs. »²⁵

Cette nécessité de transmettre constitue le but même de la révélation. La révélation déclenche la transmission. Tentant d'expliquer le pourquoi du dialogue de Dieu avec Abraham, Calvin écrit dans son commentaire : « Abraham est admis au conseil de Dieu parce qu'il doit faire office d'un bon père de famille à enseigner les siens... Dieu ne nous expose pas sa volonté afin que sa connaissance périsse avec nous, mais afin que nous soyons témoins pour ceux qui viendront après et qu'eux aussi baillent comme de main en main à leur lignage ce qu'ils auront reçu de nous. C'est pourquoi, il faut que les pères s'étudient soigneusement à communiquer à leurs enfants ce qu'ils auront appris du Seigneur. »²⁶ La conception qui nourrissait la transmission au XVI^e siècle est très différente de l'individualisme contemporain qui isole strictement le religieux et le spirituel dans un domaine réservé dans lequel il n'est pas permis de guider un autre, sauf s'il le demande. Peut-on demander ce que l'on ignore ? Puis-je souhaiter visiter un pays dont l'existence m'est inconnue ?

Je connais des parents, mariés devant Dieu, qui ne baptisent ni ne présentent leurs enfants et ne leur transmettent aucune connaissance religieuse de peur d'empêtrer sur le champ de liberté de leur descendance, qu'ils ne doivent ni préparer, ni labourer, ni ensemercer. Il m'est arrivé plusieurs fois d'oser leur demander la raison de leur attitude, à mes yeux injustifiable et lourde de terribles responsabilités. La réponse entendue est invariablement la même, un grossier attrape-nigaud qui, hélas, a fait fortune : nos enfants choisiront librement quand ils seront grands. Comme s'il était possible de choisir sans connaître au moins deux visions de la vie et du monde — le choix implique nécessairement au moins deux termes — : celle véhiculée par la société dominée par l'argent et n'ayant maintenu que des liens rares et ténus avec ses sources chrétiennes, et celle transmise par les parents courageux qui refusent le lâche silence et tente d'entraîner à leur suite leur descendance.

La règle du XVI^e siècle, qui devrait être retrouvée aujourd'hui,

23 *ibid.* 59

24 *Grand Catéchisme, Œuvres. VII* (Genève 1962), 60

25 *Commentaire sur la Genèse*, 422

se fonde sur l'interdépendance et la responsabilité des uns à l'égard des autres dans la famille et dans l'Eglise. La violation de cette règle plonge la famille, et donc l'Eglise, dans l'univers de la séparation, de la désintégration et dans la prison du moi isolé, sans vis-à-vis et sans communion, qui fait tant soupirer notre XX^e siècle finissant.

Le XVI^e siècle n'a pas oublié l'enseignement du Deutéronome 6:67 : « Ces commandements que je te donne aujourd'hui seront dans ton cœur. Tu les inculqueras à tes enfants, et tu en parleras quand tu iras en voyage, quand tu te coucheras et quand tu te lèveras. »²⁷

En 1565, une décision du Synode de Paris nous apprend comment les Réformés respecteront cet ordre : en prévoyant que « les Ministres des Eglises admonesteront soigneusement les chefs de famille de faire ordinairement soir et matin les prières en leurs maisons. »²⁸ Cinq ans plus tard, le Synode provincial de Sauve prend des mesures pour essayer de réaliser l'objectif : « ...que chacun prie en sa famille et que ceux qui ne le savent faire l'apprennent et que jusques à ce qu'ils l'aient appris qu'ils aillent prier Dieu ensemble et avec leurs voisins qui le savent faire... »²⁹

Le souci de la transmission se retrouve régulièrement dans les assemblées synodales et est admirablement exprimé par le Synode de Ste Foy (1578) : « Pères et mères seront exhorts de prendre soigneusement garde à l'instruction de leurs enfants qui sont la semence en pépinière de l'Eglise... »³⁰

Cette fonction confiée aux parents n'est pas à accepter ou à refuser. Dans la famille chrétienne, la transmission, comme la vie, ne se discute pas, elle coule de source. Il suffit de savoir que l'accomplissement ou non de ce devoir sacré engendre la bénédiction ou son absence.

Les Réformateurs ne machent pas leurs mots. Pour Luther, les conséquences du refus d'obéissance sont terribles : «...que chacun sache qu'il a le devoir, sous peine de perdre la grâce divine, d'élever ses enfants, avant toutes choses, dans la crainte et la connaissance de Dieu... C'est parce qu'on a méprisé ces choses, que Dieu punit le monde si abominablement, que l'on n'a pas de discipline, d'autorité ni de paix. »³¹

Pour qualifier les parents qui ne transmettent pas, Bucer n'est pas tendre : « ...ceux qui... ont dédié et consacré par baptême leurs enfants au Seigneur Jésus, puis ne se soucient pas de les instituer et

26 *ibid.*, 281-282

27 *Les Ordonnances ecclésiastiques du Palatinat.*

28 Ancienne Discipline. Ch. X, art. IV, éd. Méjan *Discipline de l'Eglise Réformée de France* (Paris 1947), 260

29 Octobre 1570. Texte cité par J. Garrison-Estèbe. *Protestants du Midi 1559-1598* (Toulouse 1980), 227

30 Ancienne Discipline. Ch. XIV, art. XIV, Méjan. *Discipline*. 291

31 *Grand Catéchisme*, (Œuvres, VII, 60)

enseigner en son obéissance, sont vrais larrons et brigands de leurs enfants... Ils ravissent les enfants... qui appartiennent au Seigneur, pour les trahir et livrer à Satan. »³²

Les parents chrétiens d'aujourd'hui, placés devant l'obligation d'instruire religieusement leurs enfants, doivent bien comprendre le rapport que Bucer établit entre ne pas enseigner les enfants et les livrer à Satan. Ils doivent saisir que ne pas transmettre n'est pas neutre, pas plus d'ailleurs que ne pas accomplir une action bonne. L'absence du bien, ici et maintenant, n'est pas un vide insignifiant, mais un mal en devenir. Ne pas enseigner à la génération montante la Parole de Dieu, c'est laisser libre cours aux habiles mensonges et aux artifices dangereux de Satan que le siècle véhicule.

En 1555, Calvin adressait aux fidèles un message qui nous concerne tous : « ... nous savons que Dieu nous appelle à cette condition, non point seulement afin qu'il soit servi et honoré de nous jusqu'à notre trépas : mais que nous ayons cette étude que ceux qui viendront après nous fassent le semblable... Ceux qui ont des enfants, doivent penser qu'ils auront à en rendre compte... »³³

IV. EN GUISE DE CONCLUSION

Je crois que bien des parents chrétiens qui ne transmettent plus la foi, ne célèbrent pas le culte domestique et prennent leur repas sans prier, trouveraient la force de réagir et d'instaurer le culte de famille et la prière à table, par lesquels ils transmettraient la foi, s'ils reconnaissaient la réalité religieuse du couple chrétien et de sa famille, leurs responsabilités à l'égard de leurs descendants et les liens existant entre leur vie et la conversion du monde.

Pour renverser la tendance actuelle, bien amorcée déjà au siècle dernier, il faut enseigner et bien faire connaître les dimensions sacrées de la famille. Pour que fleurisse, à nouveau, dans le foyer la piété familiale, il faut « sacriliser » la famille et la table et « sacerdotaliser » ses habitants.

La restauration de la piété familiale naîtra de la redécouverte par les parents de leur vraie nature et de leurs responsabilités.

Quand il aura découvert sa nature et sa mission, chaque couple creusera la place de son culte domestique dans la fuite du temps.

Le problème que soulève aujourd'hui, comme hier, la célébration du culte de famille et des prières à table se situe dans la fierté, la gêne ou la honte que l'on éprouve devant les siens en tournant les regards vers le ciel. C'est à ce niveau que le Christ fixe la réponse : « Quiconque me confessera devant les hommes, je le confesserai... devant

32 *Du Royaume de Jésus-Christ*, 114

33 6^e Sermon sur Dt 6:20-25, OC XXVI, 483-484

mon Père... Quiconque me reniera devant les hommes, je le renierai aussi... » (Mt 10:33)

Il faut que les jeunes parents prennent conscience que leur maison est un sanctuaire où ils habitent avec Dieu et dans lequel ils préparent, dès leur naissance, des membres du peuple de Dieu à assumer leur fonction de prêtres du sacerdoce universel pour le monde.

Les Eglises Réformées devraient réintroduire dans les liturgies du mariage, du baptême et de la présentation les notions presque oubliées, et risquant de se perdre, de maison-Eglise, d'obligation de la transmission de la foi, et de responsabilité des parents, prêtres de leur sanctuaire.

Laissons le mot de la fin au *Catéchisme de Heidelberg* qui justifie ainsi la nécessité de la prière, passage obligé de toute transmission : « ...la prière est la principale partie de la reconnaissance que Dieu réclame de nous ;... Dieu ne veut donner sa grâce et son Saint-Esprit qu'à ceux qui les lui demandent par des prières ardentes et continues et qui l'en remercient. »³⁴

34 Q. 116, éd. P. Courthial, C. van Leeuwen (Krimpen aan den Yssel 1986), 117-118.

DEUX COMMENTAIRES SUR LA CRÉATION D'ÈVE

Jean CALVIN, « *L'Éternel Dieu dit : je lui ferai une aide pour l'assister* »⁽¹⁾.

JE LUI FERAI UNE AIDE.

On peut demander pourquoi Dieu n'a pas dit au nombre pluriel : *Faisons*, comme il l'avait dit ci-dessus en la création de l'homme. D'aucuns estiment que par ce moyen est notée la différence qui est entre les deux sexes, et qu'ainsi il est montré combien l'homme est excellent par-dessus la femme. Mais j'aime mieux suivre une interprétation qui n'est pas tout à fait contraire mais toutefois est différente, à savoir que le genre humain ayant été créé en la personne de l'homme, la dignité de toutes les deux natures a été ornée en même temps par une même sentence où il est dit : *Faisons l'homme*, et qu'il n'a point été besoin de le répéter en créant la femme, qui n'est autre chose qu'un complément de l'homme. On ne peut certes nier que la femme aussi ne soit créée à l'image de Dieu, bien que ce soit en second degré, d'où il s'ensuit que ce qui a été dit en la création de l'homme appartient aussi au sexe féminin.

Quand Dieu assigne la femme à l'homme pour lui être en aide, non seulement il ordonne aux femmes la règle de leur vocation, pour les instruire de leur devoir, mais il prononce que le mariage sera effectivement aux hommes un très bon secours de leur vie.

On a dit en proverbe commun que c'était un mal nécessaire, mais il faut plutôt écouter la voix de Dieu qui prononce que la femme a été jointe à l'homme pour compagne, pour l'aider à vivre plus commodément. Je confesse bien que la bénédiction de Dieu qui est ici décrite n'est pas aperçue et n'a point sa vigueur en cet état du monde corrompu comme il l'est aujourd'hui. Mais il faut peser quelle est la cause du mal : c'est que l'ordre de nature, tel que Dieu l'avait établi, a été renversé par nous. Car si l'intégrité qui a été au commencement en l'homme y était demeurée, on verrait clairement cette institution de Dieu, il régnerait une douce mélodie dans le mariage, car l'homme regarderait en Dieu et, pour cette raison, la femme lui serait une aide fidèle, et tous deux, d'un même accord, s'entretiendraient en une société non moins sainte qu'aimable et paisible. Car il est advenu par notre faute et par la corruption de la nature, que cette félicité du mariage nous soit périe, ou bien qu'elle ait été brouillée et infectée par

¹ Jean CALVIN, *Commentaire sur la Genèse : 2:18* (Ed. Kerygma/Farel : Aix-en-Provence 1978).

beaucoup d'incommodités. De là viennent les noises, fâcheries, aigreurs, discordes et un abîme de maux. De là vient que les maris sont souvent gênés par leurs femmes et en sentent beaucoup d'incommodités. Cependant le mariage n'a pu être si corrompu par la malice des hommes que la bénédiction que Dieu y a établie par sa Parole soit entièrement abolie et éteinte. C'est pourquoi, parmi ces incommodités du mariage qui sont comme les fruits d'une nature abâtardie, il reste encore quelque chose du bien que Dieu y avait mis et, comme en un feu étouffé, il y a toujours quelques étincelles qui ne laissent pas de se montrer.

De cet article en dépend un autre, c'est que les femmes, étant enseignées de leur office, s'étudient à entretenir l'ordre établi par Dieu en aidant leurs maris. C'est aussi aux hommes de penser ce qu'ils doivent de leur part à leurs femmes, qui sont la moitié du genre humain. Car l'obligation des deux sexes est mutuelle : la femme est assignée pour aide à l'homme à cette condition que l'homme se montre son chef et son conducteur. Il faut aussi noter une autre chose : quand la femme est appelée en ce passage *aide de l'homme*, il ne touche point à la nécessité à laquelle nous avons été sujets depuis la chute d'Adam, car la femme devait être en aide à l'homme encore qu'il fût demeuré en son intégrité. Maintenant nous avons un double bienfait de Dieu, parce que ce nous est un remède dont nous avons besoin pour éviter la paillardise, mais ce dernier y est accidentel.

POUR L'ASSISTER :

L'hébreu dit : *devant lui*, et il y a une particule qui emporte une similitude. Bien que certains rabbins la prennent comme si elle affirmait, je la prends en son sens propre, pour montrer que la femme est comme en la présence de l'homme pour avoir ensemble quelque correspondance et conformité. En sorte que les Grecs ont bien traduit qui ont dit : *selon lui*¹, et S. JÉRÔME aussi, disant : *qui lui ressemble*,² car Moïse a voulu noter une égalité. Par là est réfutée l'erreur de ceux qui pensent que la femme a été créée seulement pour peupler le genre humain et restreignent ce qui a été dit naguère : *il n'est pas bon que l'homme soit seul*, à la lignée et à la génération. Ils n'estiment pas qu'une femme fût nécessaire à Adam quant à sa personne, parce qu'il n'était pas encore sujet aux appétits de la chair : comme si elle lui avait été donnée seulement pour coucher avec lui, et non pas afin qu'elle lui fût compagne inséparable de sa vie ! C'est pourquoi cette particule : *devant lui*, importe beaucoup, afin que nous sachions que le mariage s'étend à toutes les parties et à tous les usages de la vie. Quand d'autres exposent : qu'elle soit prête à lui obéir, cela est bien froid. Car Moïse a voulu exprimer bien davantage, comme il apparaît de ce qui suit.

Francis SCHAEFFER, « *L'historicité de la création d'Eve* ⁽²⁾.

Genèse 2 nous présente Adam, seul devant Dieu. Premier être humain de la création, sa ressemblance avec Dieu le distingue radicalement de tout ce qui l'a précédé. Crée avant Eve, il ne trouve rien qui réponde à son humanité, aucun regard qui réponde au sien. Le texte hébreu sensibilise le lecteur à cette situation, en particulier dans le verset 20 où Adam donne des

nom à tous les animaux : « Et l'homme donna des noms à tout le bétail, aux oiseaux du ciel et à tous les animaux des champs ; mais, pour l'homme, il ne trouva point d'aide semblable à lui. » La recherche, nous le voyons, portait sur cet autre soi-même, à la fois différent et semblable. Depuis lors, ce vide a été comblé par la relation homme-femme. « L'Eternel Dieu dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; je lui ferai une aide semblable à lui » (Genèse 2:18). Et il enchaîne : « Alors l'Eternel Dieu fit tomber un profond sommeil sur l'homme, qui s'endormit ; il prit une de ses côtes, et referma la chair à sa place. L'Eternel Dieu forma une femme de la côte qu'il avait prise de l'homme, et il l'amena vers l'homme. Et l'homme dit : Voici cette fois celle qui est os de mes os et chair de ma chair ! on l'appellera femme, parce qu'elle a été prise de l'homme. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et ils deviendront une seule chair » (Genèse 2:21-24). Dans le passage de Matthieu 19:4-5 Jésus attribue cette dernière parole à Dieu plutôt qu'à Adam, soulignant ainsi la singularité de la création d'Eve qui a été « prise de l'homme ». Toute tentative pour manipuler ce langage clair et direct aboutirait à le vider de sa substance et à compromettre la communication elle-même. Le récit de la création de la femme ne fait pas exception à cette règle.

La création de la femme selon ce récit a une portée philosophique très précise, puisqu'elle implique l'unité du genre humain. L'homme est venu de quelque part ; il n'est pas l'aboutissement de divers prototypes. L'humanité a eu un commencement effectif à partir d'un individu, individu distinct du reste de la création et différencié en terme de « mâle et femelle ». Cette image de l'humain constitue l'origine et la force du concept chrétien d'unité de l'espèce, alors que le monde actuel cherche en vain une autre assise à l'unité du genre humain.

De plus, ce concept biblique de l'unité donne toute sa signification au mariage et même plus précisément à l'union du couple dans laquelle l'homme et la femme deviennent « une seule chair ». Cette union d'un homme avec une femme reconstitue l'unité originelle de l'homme.

Les chrétiens se doivent de donner toute l'importance requise à cette partie de la Genèse qui fournit des structures essentielles à la société. Eve, loin d'être une différenciation mineure, dérivée de celle d'Adam, est un être à part entière, aussi caractérisé qu'Adam lui-même.

Cette formulation scripturaire des origines de l'homme donne un singulier impact à Genèse 5:1,2 : « Voici le livre de la postérité d'Adam. Lorsque Dieu créa l'homme, il le fit à la ressemblance de Dieu. Il créa l'homme et la femme, il les bénit, et il les appela du nom d'homme, lorsqu'ils furent créés. »² Le verbe *créer* décrit l'homme et la femme comme les aspects complémentaires de l'être humain. Genèse 1:27 exprime la même pensée, littéralement : « Il les créa mâle et femelle. » L'œuvre est ainsi achevée.

Avant d'aller plus loin, une brève rétrospective nous permettra de situer cette étape importante de notre histoire. A la création *ex nihilo* de l'univers ont succédé diverses formes de différenciation ; puis l'homme est apparu, parfaitement différencié face à toute la création ; Eve, enfin, à qui Dieu confère une identité propre, au terme d'un processus qui différencie Eve d'Adam, la femme de l'homme, et les situe dans l'espace-temps de l'histoire.

² Francis SCHAEFFER, La Genèse - Berceau de l'Histoire (La Maison de la Bible : Genève, 1972) 40-42.

PRIÈRE POUR LA FAMILLE

Seigneur notre Dieu,
C'est Toi le Créateur de tous les hommes, car Tu les a
faits et Tu les nourris ;
Tu es avant tout le Père de ceux qui Te connaissent,
T'honorent et T'aiment
qui trouvent Ton joug facile
Ton service désirable
et Tes commandements agréables.

Mais combien peu Ta bonté gratuite nous a touchés !
Nous avons peu profité de Tes grâces !
Nous avons négligé de faire du bien aux autres !
Nous voyons clairement nos péchés et nos manques :
Aie pitié de nous et
dans Ton amour, conduis-nous au repentir.

Aide-nous à détester et à abandonner les chemins de
l'erreur,
à être conscients de ce que nous sommes,
à retenir notre langue,
à garder notre cœur pur,
à résister à la tentation,
à lutter contre le péché
et à avoir le souci du salut des autres.

O notre Dieu, nous ne pouvons pas supporter la perte
de nos bien-aimés.

Que ceux qui nous sont chers Te soient chers et
soient dévoués à Ta gloire.

Sanctifie et bénis notre vie de famille,
l'instruction qui y est donnée, la discipline qui y
règne et l'exemple qu'elle donne.

Que notre maison soit une pépinière pour le ciel et
notre Eglise un jardin du Seigneur.
Plantes-y pour ta gloire les arbres de Ta
justice !

Que ceux de notre famille qui sont bons, droits et
aimables ne restent pas en dehors de Ton
royaume !

Qu'ils aient la conscience éveillée, le cœur ouvert, et
qu'ils éprouvent du plaisir à écouter Ta parole !

De sorte que tous ceux que nous aimons passent de
Ton jugement à Ta grâce et connaissent en Toi
la victoire,

Amen

* Une prière des puritains traduite de *The Valley of Vision*. (Edinbourg : Banner of Truth, 1975), 113

PUBLICATIONS DISPONIBLES

LA REVUE RÉFORMÉE 33, av. Jules-Ferry, 13100 Aix-en-Provence
C.C.P. : Marseille 7370 39 U (1)

Roger BAMILIER, Jonas lu pour aujourd'hui	20,—
John MURRAY, <i>Le Divorce</i> , 2 ^e Edition	30,—
Birger GERHARDSSON, <i>Mémoire et manuscrits dans le Judaïsme rabbinique et le christianisme primitif</i> . Adaptation de J.G.H. Hoffmann (photocopies)	20,—
Rudolf GROB, <i>Introduction à l'Evangile selon saint Marc</i> , Présentation de J.G.H. Hoffmann	20,—
Canons du Synode de Dordrecht (1618-1619)	20,—
Jean CALVIN,	
<i>Les Béatitudes, Trois prédications</i>	20,—
<i>Sermons sur la prophétie d'Esraïe LIII</i>	30,—
<i>L'annonce faite à Marie et à Joseph</i>	20,—
<i>Le cantique de Marie</i>	20,—
<i>Le cantique de Zacharie</i>	20,—
<i>La naissance du Sauveur</i>	20,—
<i>Les quatre fascicules sur la Nativité, ensemble</i>	60,—
J. DOUMA, <i>L'Eglise face à la guerre nucléaire</i>	30,—
Auguste LECERF, <i>Des moyens de la Grâce</i>	25,—
Pierre MARCEL :	
CALVIN et COPERNIC, <i>La Légende ou les Faits ? La Science et l'Astronomie chez Calvin</i> 210 p.	45,—
<i>La Confirmation doit-elle subsister ? Théologie Réformée de la confirmation</i>	20,—
<i>L'Actualité de la Prédication</i>	20,—
<i>L'Humilité d'après Calvin</i>	15,—
<i>A l'écoute de Dieu, manuel de direction spirituelle</i>	25,—
<i>A l'école de Dieu, catéchisme réformé</i>	25,—
<i>« Dites notre père », la prière selon Calvin</i>	20,—
<i>La communication du Christ avec les siens : La Parole et la Cène</i>	20,—
Paul WELLS, <i>Les problèmes de la méthode historico-critique</i>	5,—
Le mariage en danger, par P. BERTHOUD, W. EDGAR, C. ROUVIÈRE et P. WELLS	20,—
Réflexions sur l'éthique médicale, par E. MARTIN, D. BOGGETTO, P. BERTHOUD, A. SCHLEMMER, C. ROUVIÈRE, P. WELLS	

Editions KERYGMA, 33, av. Jules-Ferry, 13100 Aix-en-Provence
C.C.P. : Marseille 2820 74 S (1)

Catéchisme de Heidelberg	25,—
Jean CALVIN :	
<i>Institution de la Religion chrétienne</i> , Nelle Ed. reliée.	144,—
<i>Commentaire sur le livre de la Genèse</i> , relié	69,—
<i>Commentaire sur l'Evangile de Jean</i> , relié	69,—
<i>Commentaire sur l'Epître aux Romains</i> , 2 ^e Ed.	43,—
<i>Commentaires : Galates, Ephésiens, Philippiens, Colossiens</i> , relié	43,—
Pierre COURTHIAL :	
<i>Fondements pour l'avenir</i>	40,—
<i>Commentaire de la Confession de Foi de La Rochelle</i>	25,—
<i>La Foi en pratique</i>	15,—
Francis SCHAEFFER :	
<i>Le Baptême</i>	15,—
Paul WELLS :	
<i>Quand la Bible parle de la Bible</i>	10,—
<i>Le renouveau possible de l'Eglise</i>	15,—
Edward YOUNG :	
<i>Au commencement Dieu</i>	36,—
Ouvrage collectif :	
<i>Calvin et la Réforme en France</i>	20,—
<i>Dieu parle</i>	80,—
(1) Ces tarifs s'entendent frais d'envoi en sus.	

sommaire

MARIAGE ET FAMILLE CHRÉTIENNE

F.T. DIEMER-LINDEBOOM.

La famille chrétienne comme alliée de Dieu dans la société

1

Paul WELLS.

La famille chrétienne à l'image de Christ :
une étude d'Ephésiens 5:22 à 6:4

11

Nancy DECORVET.

La femme, son rôle dans la famille,
face aux pressions sociales

24

Germain NICOLE.

L'homme dans la création et dans la famille

35

Léopold SCHÜMMER.

L'instruction religieuse dans la famille

44

La création d'Eve : deux commentaires

53

Prière pour la famille

56

